

# Fables de Florian : choisies pour les enfants

Florian, Jean-Pierre Claris de (1755-1794). Auteur du texte. Fables de Florian : choisies pour les enfants. 1868.

**1/** Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

**2/** Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

**3/** Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

**4/** Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

**5/** Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

**6/** L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

**7/** Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter [utilisation.commerciale@bnf.fr](mailto:utilisation.commerciale@bnf.fr).

FLORIAN

CHOCOLATES

CHOISIES

BÉDELET



# FABLES DE FLORIAN

**OUVRAGES DU MÊME FORMAT**

---

**BIBLIOTHÈQUE RÉCRÉATIVE ILLUSTRÉE**

---

**SEPT HISTOIRES DE PETITES FILLES**

Racontées par Madame EUGÉNIE FOA. 1 vol. illustré de gravures par Duruy.

**SEPT HISTOIRES DE PETITS GARÇONS**

Par Madame EUGÉNIE FOA. 1 vol. illustré de gravures et de vignettes.

**CONTES VRAIS**

Scènes historiques racontées aux enfants par M<sup>me</sup> EUGÉNIE FOA. Joli volume grand in-18., avec figures.

**LE MAGASIN DES ENFANTS**

Nouvelle édition. Entretiens et Contes choisis, extraits de l'ouvrage de Madame LEPRINCE DE BEAUMONT. 1 vol. grand in-18, illustré de gravures et d'un grand nombre de vignettes.

**LE DON QUICHOTTE DU JEUNE AGE**

Nouvelle édition. Aventures les plus curieuses de don Quichotte et de Sancho, précédées d'une Introduction historique sur l'origine de la chevalerie. 1 volume grand in-18, illustré.

**LES PLUS JOLIS CONTES DES MILLE ET UNE NUITS**

Arrangés pour les enfants. Deuxième édition. 1 volume in-18, illustrés de gravures et de vignettes sur bois.

**ÉDUCATION DE LA POUPÉE**

Troisième édition, par Madame de SAINTE-MARIE. 1 volume grand in-18, illustré de 8 gravures sur acier et de beaucoup de vignettes dans le texte.

**JEUX ET EXERCICES DES PETITES FILLES**

Ou les heureuses vacances, par ÉLISABETH MULLER. 1 volume grand in-18, illustré de gravures et de vignettes.

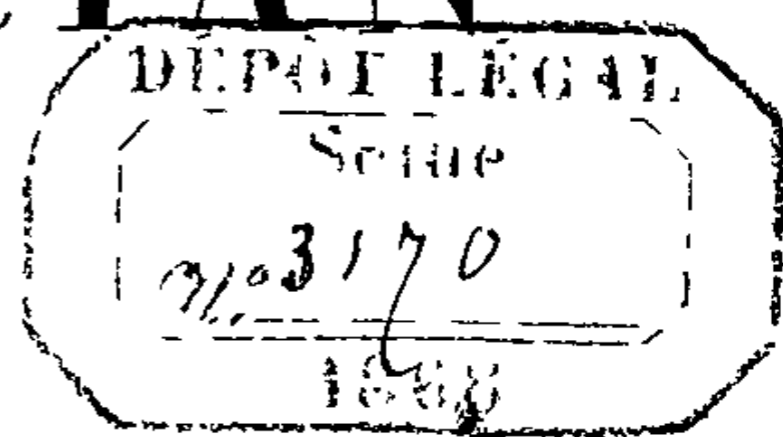




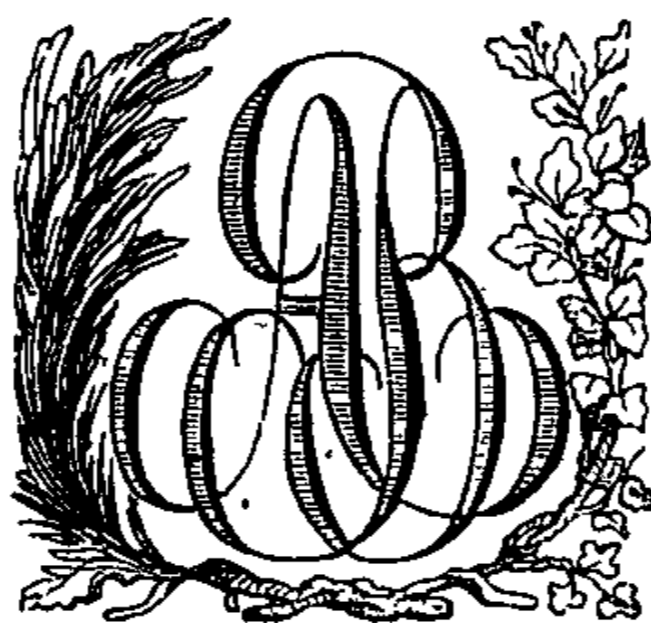
FABLES  
DE FLORIAN



CHOISIES



POUR LES ENFANTS



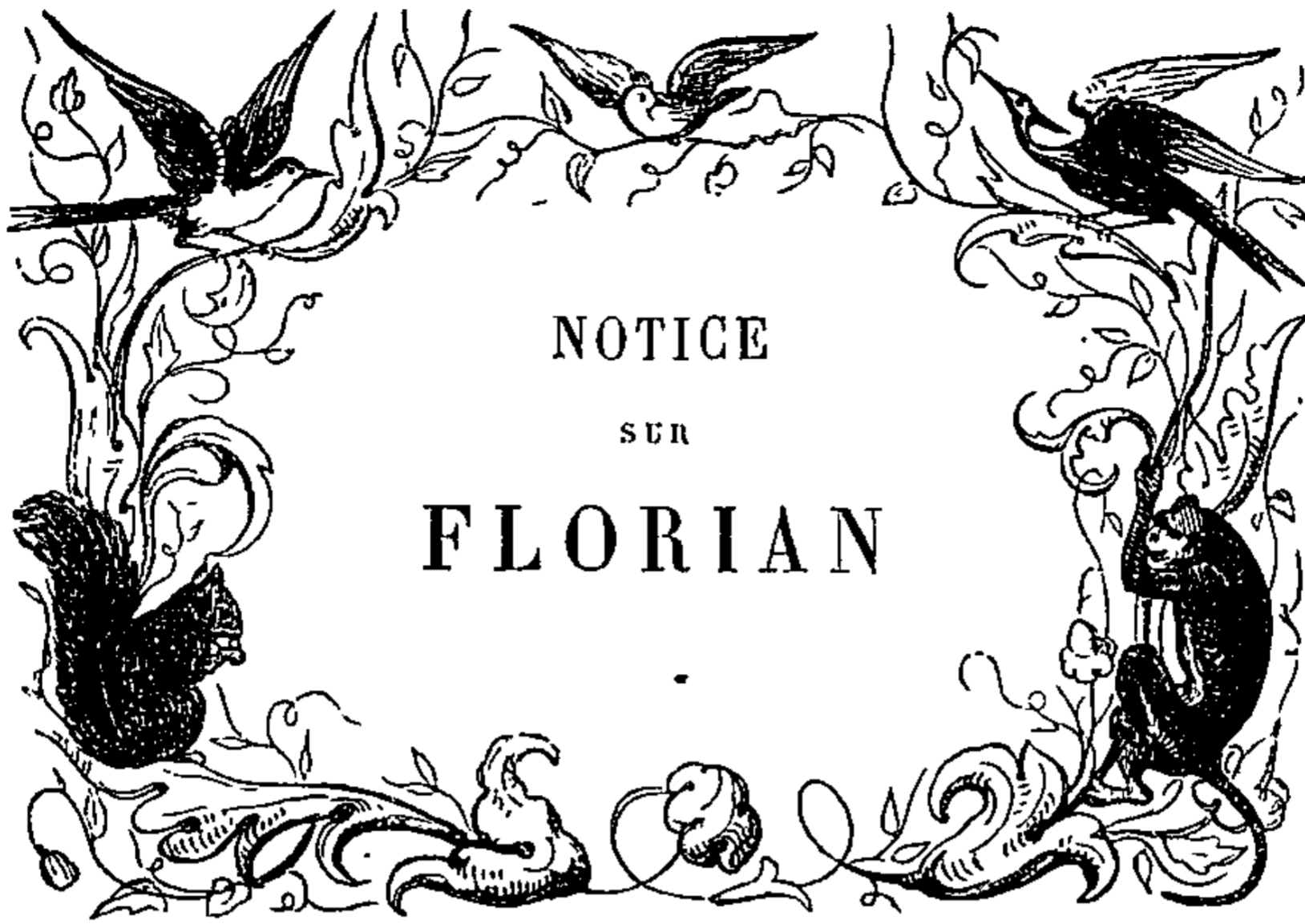
PARIS

AMÉDÉE BÉDELET, LIBRAIRE-ÉDITEUR

14, RUE SÉGUIER

1868





FLORIAN (Jean Pierre Claris de) naquit en 1755 au château de Florian, dans les basses Cévennes. Ayant perdu sa mère de très-bonne heure, il fut envoyé à Saint-Hippolyte, dans une pension où son esprit naturel et ses saillies heureuses ne tardèrent pas à le faire remarquer parmi ses condisciples.

Accueilli et encouragé par Voltaire, auquel sa famille était alliée, il entra d'abord comme page chez le duc de Penthièvre, servit quelque temps comme officier de dragons, puis vint se fixer à Anet et à Sceaux, auprès du duc de Penthièvre, dont il devint le favori et dont il distribua les bienfaits.

Non content d'employer tout son crédit auprès du prince pour rendre service aux malheureux, il trouvait encore, grâce à l'esprit d'ordre qu'il mettait dans ses affaires, le moyen de consacrer une partie de son modique revenu à des œuvres de bienfaisance. — Lorsque son libraire lui apportait une somme d'argent, il ne manquait jamais d'en détacher une partie, qu'il portait à son ami le curé de Saint-Eustache, pour les pauvres.

La Révolution troubla son bonheur. Incarcéré pendant quel-

ques semaines en 1793, il recouvra la liberté au 9 thermidor, et, peu après, mourut à Sceaux, à l'âge de trente-huit ans, en 1794.

Florian s'était exercé dans différents genres, se distinguant toujours par la grâce et la sensibilité. Il a écrit des nouvelles pleines d'intérêt, de charmantes pastorales, des poèmes en prose et d'assez jolies comédies. Il a aussi donné une traduction libre ou plutôt une imitation du *Don Quichotte* de Cervantès.

« Essayez—donc de faire des fables, » lui dit un jour M. de Penthièvre. Florian suivit ce conseil et fit des fables. Heureuse inspiration ! qui nous a valu le meilleur recueil en ce genre qui ait paru depuis la Fontaine. C'est aussi, de tous les ouvrages de Florian, celui que la postérité admirera le plus.

Florian fut reçu à l'Académie française en 1788, à l'âge de trente-trois ans. Quand la mort l'arrêta dans sa carrière, il avait encore en tête des projets de travail pour un grand nombre d'années.



FABLES  
CHOISIS  
DE FLORIAN

---

I

LA FABLE ET LA VÉRITÉ

La Vérité toute nue  
Sortit un jour de son puits.  
Ses attraits par le temps étoient un peu détruits.  
Jeunes et vieux fuyoient sa vue.  
La pauvre Vérité restoit là morfondue,  
Sans trouver un asile où pouvoir habiter.  
A ses yeux vient se présenter  
La Fable richement vêtue,  
Portant plumes et diamants,  
La plupart faux, mais très-brillants.  
Eh ! vous voilà ! bonjour, dit-elle ;  
Que faites-vous ici seule sur un chemin ?  
La Vérité répond : Vous le voyez, je gèle.

Aux passants je demande en vain  
De me donner une retraite,  
Je leur fais peur à tous. Hélas ! je le vois bien,  
Vieille femme n'obtient plus rien,  
Vous êtes pourtant ma cadette,  
Dit la Fable, et, sans vanité,  
Partout je suis fort bien reçue.  
Mais aussi, dame Vérité,  
Pourquoi vous montrer toute nue ?  
Cela n'est pas adroit. Tenez, arrangeons-nous ;  
Qu'un même intérêt nous rassemble :  
Venez sous mon manteau, nous marcherons ensemble.  
Chez le sage, à cause de vous,  
Je ne serai point rebutée ;  
A cause de moi, chez les fous  
Vous ne serez point maltraitée.  
Servant par ce moyen chacun selon son goût,  
Grâce à votre raison et grâce à ma folie,  
Vous verrez, ma sœur, que partout  
Nous passerons de compagnie.



II

**LE BŒUF, LE CHEVAL ET L'ÂNE**

Un bœuf, un baudet, un cheval,  
Se disputoient la préséance.

Un baudet ! direz-vous : tant d'orgueil lui sied mal.  
A qui l'orgueil sied-il ? et qui de nous ne pense  
Valoir ceux que le rang, les talents, la naissance  
Élèvent au-dessus de nous ?

Le bœuf, d'un ton modeste et doux,  
Alléguoit ses nombreux services,  
Sa force, sa docilité ;

Le coursier sa valeur, ses nobles exercices ;  
Et l'âne son utilité.

Prenons, dit le cheval, les hommes pour arbitres :  
En voici venir trois, exposons-leur nos titres :  
Si deux sont d'un avis, le procès est jugé.  
Les trois hommes venus, notre bœuf est chargé  
D'être le rapporteur ; il explique l'affaire,  
Et demande le jugement.

Un des juges choisis, maquignon bas-normand,  
Cric aussitôt : La chose est claire,  
Le cheval a gagné. Non pas, mon cher confrère,

Dit le second jugeur (c'étoit un gros meunier) ;  
L'âne doit marcher le premier :  
Tout autre avis seroit d'une injustice extrême.  
Oh! que nenni, dit le troisième,  
Fermier de sa paroisse et riche laboureur ;  
Au bœuf appartient cet honneur.  
Quoi! reprend le coursier, écumant de colère,  
Votre avis n'est dicté que par votre intérêt ?  
Eh mais, dit le Normand, par quoi donc, s'il vous plaît ?  
N'est-ce pas le code ordinaire ?



III

**LES DEUX VOYAGEURS**

Le compère Thomas et son ami Lubin  
Alloient à pied tous deux à la ville prochaine.  
Thomas trouve sur son chemin  
Une bourse de louis pleine ;  
Il l'empoche aussitôt. Lubin, d'un air content,  
Lui dit : Pour nous la bonne aubaine !  
Non, répond Thomas froidement,  
*Pour nous* n'est pas bien dit, *pour moi* c'est différent.  
Lubin ne souffle plus : mais, en quittant la plaine,  
Ils trouvent des voleurs cachés au bois voisin.  
Thomas, tremblant, et non sans cause,  
Dit : Nous sommes perdus ! Non, lui répond Lubin,  
*Nous* n'est pas le vrai mot ; mais *toi* c'est autre chose.  
Cela dit, il s'échappe à travers le taillis.  
Immobile de peur. Thomas est bientôt pris.  
Il tire la bourse et la donne.

Qui ne songe qu'à soi quand sa fortune est bonne  
Dans le malheur n'a point d'amis.

IV

**LES SERINS ET LE CHARDONNERET**

Un amateur d'oiseaux avoit, en grand secret,  
Parmi les œufs d'une serine  
Glissé l'œuf d'un chardonneret.  
La mère des serins, bien plus tendre que fine,  
Ne s'en aperçut point, et couva comme sien  
Cet œuf qui dans peu vint à bien.  
Le petit étranger, sorti de sa coquille,  
Des deux époux trompés reçoit les tendres soins,  
Par eux traité ni plus ni moins  
Que s'il étoit de la famille.  
Couché dans le duvet, il dort le long du jour  
A côté des serins dont il se croit le frère,  
Reçoit la bécquée à son tour,  
Et repose la nuit sous l'aile de la mère.  
Chaque oisillon grandit, et, devenant oiseau,  
D'un brillant plumage s'habille;  
Le chardonneret seul ne devient point jonquille,  
Et ne s'en croit pas moins des serins le plus beau.  
Ses frères pensent tout de même :  
Douce erreur qui toujours fait voir l'objet qu'on aime





Ressemblant à nous trait pour trait!  
Jaloux de son bonheur, un vieux chardonneret  
Vient lui dire : Il est temps enfin de vous connoître ;  
Ceux pour qui vous avez de si doux sentiments  
    Ne sont point du tout vos parents,  
C'est d'un chardonneret que le sort vous fit naître.  
Vous ne fûtes jamais serin : regardez-vous,  
Vous avez le corps fauve et la tête écarlate,  
Le bec... Oui, dit l'oiseau ; j'ai ce qu'il vous plaira ;  
    Mais je n'ai point une âme ingrate,  
    Et mon cœur toujours chérira  
    Ceux qui soignèrent mon enfance.  
Si mon plumage au leur ne ressemble pas bien,  
    J'en suis fâché ; mais leur cœur et le mien  
    Ont une grande ressemblance.  
Vous prétendez prouver que je ne leur suis rien,  
Leurs soins me prouvent le contraire :  
Rien n'est vrai comme ce qu'on sent.  
Pour un oiseau reconnoissant  
Un bienfaiteur est plus qu'un père.



## LE CHAT ET LE MIROIR

Philosophes hardis, qui passez votre vie  
A vouloir expliquer ce qu'on n'explique pas,  
Daignez écouter, je vous prie,  
Ce trait du plus sage des chats.

Sur une table de toilette  
Ce chat aperçut un miroir ;  
Il y saute, regarde, et d'abord pense voir  
Un de ses frères qui le guette.  
Notre chat veut le joindre, il se trouve arrêté,  
Surpris, il juge alors la glace transparente,  
Et passe de l'autre côté,  
Ne trouve rien, revient, et le chat se présente.  
Il réfléchit un peu : de peur que l'animal,  
Tandis qu'il fait le tour, ne sorte,  
Sur le haut du miroir il se met à cheval,  
Une patte par-ci, l'autre par-là, de sorte  
Qu'il puisse partout le saisir.  
Alors, croyant bien le tenir,  
Dmouceent vers la glace il incline la tête,

Aperçoit une oreille, et puis deux... A l'instant,  
A droite, à gauche, il va jetant  
Sa griffe qu'il tient toute prête :  
Mais il perd l'équilibre, il tombe et n'a rien pris.  
Alors, sans davantage attendre,  
Sans chercher plus longtemps ce qu'il ne peut comprendre,  
Il laisse le miroir et retourne aux souris.  
Que m'importe, dit-il, de percer ce mystère?  
Une chose que notre esprit,  
Après un long travail, n'entend ni ne saisit,  
Ne nous est jama . . .



## LA CARPE ET LES CARPILLONS

Prenez garde, mes fils, côté, ez moins le bord,  
Suivez le fond de la rivière ;  
Craignez la ligne meurtrière,  
Ou l'épervier plus dangereux encor.  
C'est ainsi que parloit une carpe de Seine  
A de jeunes poissons qui l'écoutoient à peine.  
C'étoit au mois d'avril : les neiges, les glaçons,  
Fondus par les zéphyrs, descendoient des montagnes ;  
Le fleuve enflé par eux s'élève à gros bouillons  
Et déborde dans les campagnes.  
Ah ! ah ! crioient les carpillons,  
Qu'en dis-tu, carpe radoteuse ?  
Crains-tu pour nous les hameçons ?  
Nous voilà citoyens de la mer orageuse ;  
Regarde : on ne voit plus que les eaux et le ciel,  
Les arbres sont cachés sous l'onde,  
Nous sommes les maîtres du monde,  
C'est le déluge universel.  
Ne croyez pas cela, répond la vieille mère ;  
Pour que l'eau se retire il ne faut qu'un instant :

Ne vous éloignez point, et, de peur d'accident,  
Suivez, suivez toujours le fond de la rivière.  
Bah! disent les poissons, tu répètes toujours  
Même discours.

Adieu, nous allons voir notre nouveau domaine.  
Parlant ainsi, nos étourdis  
Sortent tous du lit de la Seine,  
Et s'en vont dans les eaux qui couvrent le pays.  
Qu'arriva-t-il? Les eaux se retirèrent,  
Et les carpillons demeurèrent:  
Bientôt ils furent pris  
Et frits.

Pourquoi quittoient-ils la rivière?  
Pourquoi? Je le sais trop, hélas!  
C'est qu'on se croit toujours plus sage que sa mère,  
C'est qu'on veut sortir de sa sphère,  
C'est que... c'est que... Je ne finirois pas.



VII

**LE CHIEN ET LE CHAT**

Un chien vendu par son maître  
Brisa sa chaîne et revint  
Au logis qui le vit naître.  
Jugez de ce qu'il devint  
Lorsque, pour prix de son zèle,  
Il fut de cette maison  
Reconduit par le bâton  
Vers sa demeure nouvelle.  
Un vieux chat, son compagnon,  
Voyant sa surprise extrême,  
En passant lui dit ce mot :  
Tu croyais donc, pauvre sot,  
Que c'est pour nous qu'on nous aime!

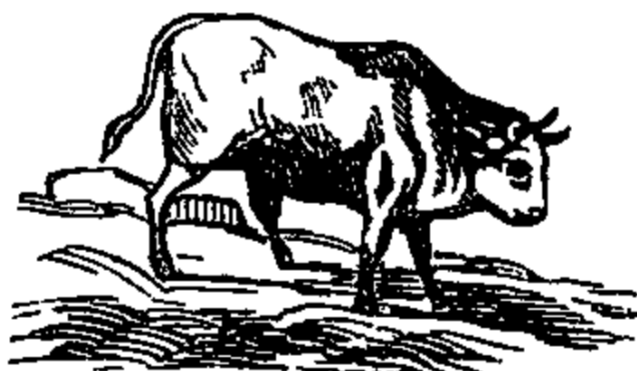


VIII

**LE VACHER ET LE GARDE-CHASSE**

Colin gardoit un jour les vaches de son père ;  
Colin n'avoit pas de bergère,  
Et s'ennuyoit tout seul. Le garde sort du bois :  
Depuis l'aube, dit-il, je cours dans cette plaine  
Après un vieux chevreuil que j'ai manqué deux fois,  
Et qui m'a mis tout hors d'haleine.  
Il vient de passer par là-bas,  
Lui répondit Colin : mais, si vous êtes las,  
Reposez-vous, gardez mes vaches à ma place,  
Et j'irai faire votre chasse ;  
Je répons du chevreuil. — Ma foi, je le veux bien :  
Tiens, voilà mon fusil, prends avec toi mon chien,  
Va le tuer. Colin s'apprête,  
S'arme, appelle Sultan. Sultan, quoiqu'à regret,  
Court avec lui vers la forêt.  
Le chien bat les buissons : il va, vient, sent, arrête,  
Et voilà le chevreuil... Colin impatient  
Tire aussitôt, manque la bête,  
Et blesse le pauvre Sultan.  
A la suite du chien qui crie,

Colin revient à la prairie.  
Il trouve le garde ronflant ;  
De vaches, point ; elles étoient volées.  
Le malheureux Colin, s'arrachant les cheveux,  
Parcourt en gémissant les monts et les vallées.  
Il ne voit rien. Le soir, sans vaches, tout honteux,  
Colin retourne chez son père,  
Et lui conte en tremblant l'affaire.  
Celui-ci, saisissant un bâton de cormier,  
Corrige son cher fils de ses folles idées,  
Puis lui dit : Chacun son métier,  
Les vaches seront bien gardées.



IX

**LA COQUETTE ET L'ABEILLE**

Chloé, jeune et jolie, et sur-tout fort coquette,  
Tous les matins, en se levant,  
Se mettoit au travail, j'entends à sa toilette,  
Et là, souriant, minaudant,  
Elle disoit à son cher confident  
Les peines, les plaisirs, les projets de son âme.  
Une abeille étourdie arrivé en bourdonnant.  
Au secours ! au secours ! crie aussitôt la dame :  
Venez, Lise, Marton, accourez promptement.  
Chassez ce monstre ailé. Le monstre insolemment  
Aux lèvres de Chloé se pose.  
Chloé s'évanouit, et Marton en fureur  
Saisit l'abeille et se dispose  
A l'écraser. Hélas ! lui dit avec douceur  
L'insecte malheureux, pardonnez mon erreur :  
La bouche de Chloé me sembloit une rose,  
Et j'ai cru... Ce seul mot à Chloé rend ses sens.  
Faisons grâce, dit-elle, à son aveu sincère :  
D'ailleurs sa piquûre est légère ;  
Depuis qu'elle te parle, à peine je la sens.  
  
Que ne fait-on passer avec un peu d'encens !

X

## L'ÉLÉPHANT BLANC

Dans certains pays de l'Asie  
On révère les éléphants,  
Sur-tout les blancs.  
Un palais est leur écurie,  
On les sert dans des vases d'or,  
Tout homme à leur aspect s'incline vers la terre,  
Et les peuples se font la guerre  
Pour s'enlever ce beau trésor.  
Un de ces éléphants, grand penseur, bonne tête,  
Voulut savoir un jour d'un de ses conducteurs  
Ce qui lui valoit tant d'honneurs,  
Puisqu'au fond, comme un autre, il n'étoit qu'une bête.  
Ah! répond le cornac, c'est trop d'humilité;  
L'on connoît votre dignité,  
Et toute l'Inde sait qu'au sortir de la vie  
Les âmes des héros qu'a chéris la patrie  
S'en vont habiter quelque temps  
Dans les corps des éléphants blancs.  
Nos talapains l'ont dit, ainsi la chose est sûre.  
— Quoi! vous nous croyez des héros?





— Sans doute. — Et sans cela nous serions en repos,  
Jouissant dans les bois des biens de la nature?

— Oui, seigneur. — Mon ami, laisse-moi donc partir,

Car on t'a trompé, je t'assure ;

Et, si tu veux y réfléchir,

Tu verras bientôt l'imposture ;

Nous sommes fiers et caressants ;

Modérés, quoique tout-puissants :

On ne nous voit point faire injure

A plus foible que nous ; l'amour dans notre cœur

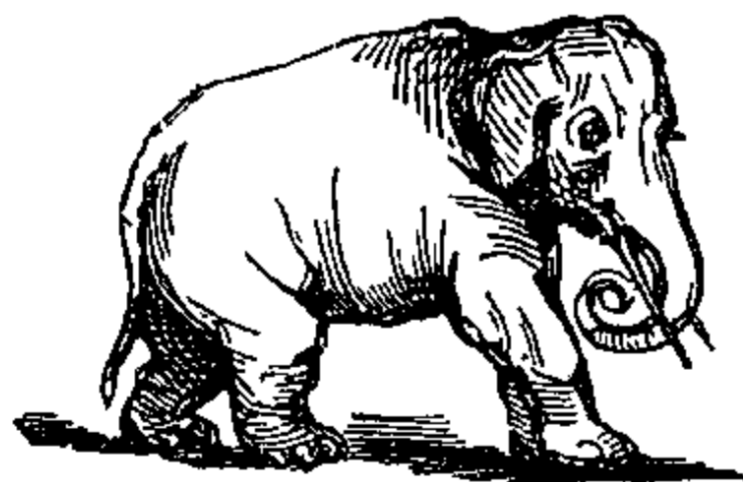
Reçoit des lois de la pudeur ;

Malgré la faveur où nous sommes,

Les honneurs n'ont jamais altéré nos vertus ;

Quelles preuves faut-il de plus ?

Comment nous croyez-vous des hommes ?



XI

**LE LIERRE ET LE THYM**

Que je te plains, petite plante !  
Disoit un jour le lierre au thym :  
Toujours ramper, c'est ton destin ;  
Ta tige chétive et tremblante  
Sort à peine de terre, et la mienne dans l'air,  
Unie au chêne altier que chérit Jupiter,  
S'élance avec lui dans la nue.  
Il est vrai, dit le thym, ta hauteur m'est connue ;  
Je ne puis sur ce point disputer avec toi :  
Mais je me soutiens par moi-même ;  
Et sans cet arbre, appui de ta foiblesse extrême,  
Tu ramperois plus bas que moi.

Traducteurs, éditeurs, faiseurs de commentaires,  
Qui nous parlez toujours de grec ou de latin  
Dans vos discours préliminaires,  
Retenez ce que dit le thym.

XII

**LE CHAT ET LA LUNETTE**

Un chat sauvage et grand chasseur  
S'établit, pour faire bombance,  
Dans le parc d'un jeune seigneur  
Où lapins et perdrix étoient en abondance.  
Là ce nouveau Nembrod, la nuit comme le jour,  
A la course, à l'affût également habile,  
Poursuivoit, attendoit, immoloit tour à tour  
Et quadrupède et volatile.  
Les gardes épioient l'insolent braconnier :  
Mais, dans le fort du bois caché près d'un terrier,  
Le drôle trompoit leur adresse.  
Cependant il craignoit d'être pris à la fin,  
Et se plaignoit que la vieillesse  
Lui rendit l'œil moins sûr, moins fin.  
Ce penser lui causoit souvent de la tristesse ;  
Lorsqu'un jour il rencontre un petit tuyau noir  
Garni par ses deux bouts de deux glaces bien nettes :  
C'étoit une de ces lunettes  
Faites pour l'Opéra, que, par hasard, un soir,  
Le maître avoit perdue en ce lieu solitaire.

Le chat d'abord la considère,  
La touche de sa griffe, et de l'extrémité  
La fait à petits coups rouler sur le côté,  
Court après, s'en saisit, l'agite, la remue,  
Étonné que rien n'en sortît.

Il s'avise à la fin d'appliquer à sa vue  
Le verre d'un des bouts, c'étoit le plus petit.  
Alors il aperçoit sous la verte coudrette  
Un lapin que ses yeux tout seuls ne voyoient pas.  
Ah ! quel trésor ! dit-il en serrant sa lunette,  
Et courant au lapin qu'il croit à quatre pas.  
Mais il entend du bruit ; il reprend sa machine,  
S'en sert par l'autre bout, et voit dans le lointain  
Le garde qui vers lui chemine.  
Pressé par la peur, par la faim,  
Il reste un moment incertain,  
Hésite, réfléchit, puis de nouveau regarde :  
Mais toujours le gros bout lui montre loin le garde,  
Et le petit tout près lui fait voir le lapin.  
Croyant avoir le temps, il va manger la bête ;  
Le garde est à vingt pas qui vous l'ajuste au front,  
Lui met deux balles dans la tête,  
Et de sa peau fait un manchon.

Chacun de nous a sa lunette  
Qu'il retourne suivant l'objet :  
On voit là-bas ce qui déplaît,  
On voit ici ce qu'on souhaite.

XIII

**LE JEUNE HOMME ET LE VIEILLARD**

De grâce, apprenez-moi comment l'on fait fortune,  
Demandoit à son père un jeune ambitieux.

Il est, dit le vieillard, un chemin glorieux,  
C'est de se rendre utile à la cause commune,  
De prodiguer ses jours, ses veilles, ses talents

Au service de la patrie.

— Oh ! trop pénible est cette vie,

Je veux des moyens moins brillants.

— Il en est de plus sûrs, l'intrigue... — Elle est trop vile.

Sans vice et sans travail je voudrais m'enrichir.

— Eh bien ! sois un simple imbécile,

J'en ai vu beaucoup réussir.



XIV

**LA TAUPE ET LES LAPINS**

Chacun de nous souvent connoît bien ses défauts ;

En convenir, c'est autre chose :

On aime mieux souffrir de véritables maux,

Que d'avouer qu'ils en sont cause.

Je me souviens à ce sujet

D'avoir été témoin d'un fait

Fort étonnant et difficile à croire :

Mais je l'ai vu. Voici l'histoire.

Près d'un bois, le soir à l'écart,

Dans une superbe prairie,

Des lapins s'amusoient, sur l'herbette fleurie,

A jouer au colin-maillard.

Des lapins ! direz-vous ; la chose est impossible.

Rien n'est plus vrai pourtant : une feuille flexible

Sur les yeux de l'un d'eux en bandeau s'appliquoit,

Et puis sous le cou se nouoit,

Un instant en faisoit l'affaire,

Celui que ce ruban privoit de la lumière

Se plaçoit au milieu ; les autres alentour

Sautoient, dansoient, faisoient merveilles,  
S'éloignoient, venoient tour à tour

• Tirer sa queue ou ses oreilles.

Le pauvre aveugle alors, se retournant soudain,  
Sans craindre pot au noir, jette au hasard la patte :

Mais la troupe échappe à la hâte ;

Il ne prend que du vent, il se tourmente en vain,  
Il y sera jusqu'à demain.

Une taupe assez étourdie,  
Qui sous terre entendit ce bruit,

Sort aussitôt de son réduit,

Et se mêle dans la partie.

Vous jugez que, n'y voyant pas,

Elle fut prise au premier pas.

Messieurs, dit un lapin, ce seroit conscience,

Et la justice veut qu'à notre pauvre sœur

Nous fassions un peu de faveur ;

Elle est sans yeux et sans défense,

Ainsi je suis d'avis... Non, répond avec feu

La taupe, je suis prise et prise de bon jeu ;

Mettez-moi le bandeau. — Très-volontiers, ma chère,

Le voici : mais je crois qu'il n'est pas nécessaire

Que nous serrions le nœud bien fort.

— Pardonnez-moi, monsieur, reprit-elle en colère,

Serrez bien, car j'y vois... Serrez, j'y vois encor.

XV

**LE ROSSIGNOL ET LE PRINCE**

Un jeune prince, avec son gouverneur,  
Se promenoit dans un bocage,  
Et s'ennuyoit, suivant l'usage ;  
C'est le profit de la grandeur.

Un rossignol chantoit sous le feuillage ;  
Le prince l'aperçoit, et le trouve charmant ;  
Et, comme il étoit prince, il veut dans le moment  
L'attraper et le mettre en cage.  
Mais pour le prendre il fait du bruit,  
Et l'oiseau fuit.

Pourquoi donc, dit alors son altesse en colère,  
Le plus aimable des oiseaux  
Se tient-il dans les bois, farouche et solitaire,  
Tandis que mon palais est rempli de moineaux ?  
C'est, lui dit le Mentor, afin de vous instruire  
De ce qu'un jour vous devez éprouver :  
Les sots savent tous se produire ;  
Le mérite se cache, il faut l'aller trouver.

XVI

**L'AVEUGLE ET LE PARALYTIQUE**

Aidons-nous mutuellement,  
La charge des malheurs en sera plus légère ;  
Le bien que l'on fait à son frère  
Pour le mal que l'on souffre est un soulagement,  
Confucius l'a dit ; suivons tous sa doctrine :  
Pour la persuader aux peuples de la Chine,  
Il leur contoit le trait suivant.

Dans une ville de l'Asie  
Il existoit deux malheureux,  
L'un perclus, l'autre aveugle, et pauvres tous les deux.  
Ils demandoient au ciel de terminer leur vie :  
Mais leurs cris étoient superflus,  
Ils ne pouvoient mourir. Notre paralytique,  
Couché sur un grabat dans la place publique,  
Souffroit sans être plaint ; il en souffroit bien plus.  
L'aveugle, à qui tout pouvoit nuire,  
Étoit sans guide, sans soutien,  
Sans avoir même un pauvre chien  
Pour l'aimer et pour le conduire.

Un certain jour il arriva  
Que l'aveugle à tâtons, au détour d'une rue,  
Près du malade se trouva ;  
Il entendit ses cris, son âme en fut émue.  
Il n'est tels que les malheureux  
Pour se plaindre les uns les autres.  
J'ai mes maux, lui dit-il, et vous avez les vôtres :  
Unissons-les, mon frère, ils seront moins affreux.  
Hélas ! dit le perclus, vous ignorez, mon frère,  
Que je ne puis faire un seul pas :  
Vous même, vous n'y voyez pas :  
A quoi nous serviroit d'unir notre misère ?  
A quoi ? répond l'aveugle : écoutez : à nous deux  
Nous possédons le bien à chacun nécessaire ;  
J'ai des jambes, et vous des yeux :  
Moi, je vais vous porter ; vous, vous serez mon guide :  
Vos yeux dirigeront mes pas mal assurés ;  
Mes jambes, à leur tour, iront où vous voudrez.  
Ainsi, sans que jamais notre amitié décide  
Qui de nous deux remplit le plus utile emploi.  
Je marcherai pour vous, vous y verrez pour moi.



XVII

**LA MÈRE, L'ENFANT, LES SARIGUES**

Maman, disoit un jour à la plus tendre mère  
Un enfant péruvien sur ses genoux assis,  
Quel est cet animal qui, dans cette bruyère,  
Se promène avec ses petits?  
Il ressemble au renard. Mon fils, répondit-elle,  
Du sarigue c'est la femelle ;  
Nulle mère pour ses enfants  
N'eut jamais plus d'amour, plus de soins vigilants.  
La nature a voulu seconder sa tendresse,  
Et lui fit près de l'estomac  
Une poche profonde, une espèce de sac,  
Où ses petits, quand un danger les presse,  
Vont mettre à couvert leur foiblesse,  
Fais du bruit, tu verras ce qu'ils vont devenir.  
L'enfant frappe des mains : la sarigue attentive  
Se dresse, et d'une voix plaintive  
Jette un cri ; les petits aussitôt d'accourir,  
Et de s'élaner vers la mère,  
En cherchant dans son sein leur retraite ordinaire.  
La poche s'ouvre, les petits

En un moment y sont blottis,  
Ils disparaissent tous ; la mère avec vitesse  
S'enfuit emportant sa richesse.  
La Péruvienne alors dit à l'enfant surpris :  
Si jamais le sort t'est contraire,  
Souviens-toi du sarigue, imite-le, mon fils :  
L'asile le plus sûr est le sein d'une mère.



XVIII

**LA BREBIS ET LE CHIEN**

La brebis et le chien, de tous les temps amis,  
Se racontoient un jour leur vie infortunée.  
Ah ! disoit la brebis, je pleure et je frémis  
Quand je songe aux malheurs de notre destinée,  
Toi, l'esclave de l'homme, adorant des ingrats,  
    Toujours soumis, tendre et fidèle,  
    Tu reçois, pour prix de ton zèle,  
    Des coups et souvent le trépas.  
    Moi qui tous les ans les habille,  
Qui leur donne du lait et qui fume leurs champs,  
Je vois chaque matin quelqu'un de ma famille  
    Assassiné par ces méchants.  
Leurs confrères les loups dévorent ce qui reste.  
    Victimes de ces inhumains,  
Travailler pour eux seuls, et mourir par leurs mains,  
    Voilà notre destin funeste !  
Il est vrai, dit le chien : mais crois-tu plus heureux  
    Les auteurs de notre misère ?  
    Va, ma sœur, il vaut encor mieux  
    Souffrir le mal que de le faire.

XI

**LE TROUPEAU DE COLAS**

Dès la pointe du jour, sortant de son hameau,  
Colas, jeune pasteur d'un assez beau troupeau,  
Le conduisoit au pâturage.  
Sur sa route il trouve un ruisseau  
Que, la nuit précédente, un effroyable orage  
Avoit rendu torrent. Comment passer cette eau ?  
Chien, brebis et berger, tout s'arrête au rivage.  
En faisant un circuit l'on eût gagné le pont ;  
C'étoit bien le plus sûr, mais c'étoit le plus long :  
Colas veut abréger. D'abord il considère  
Qu'il peut franchir cette rivière ;  
Et, comme ses béliers sont forts,  
Il conclut que, sans grands efforts,  
Le troupeau sautera. Cela dit, il s'élance ;  
Son chien saute après lui, béliers d'entrer en danse,  
A qui mieux mieux, courage, allons !  
Après les béliers, les moutons ;  
Tout est en l'air, tout saute ; et Colas les excite  
En s'applaudissant du moyen.  
Les béliers, les moutons sautèrent assez bien :

Mais les brebis vinrent ensuite,  
Les agneaux, les vieillards, les foibles, les peureux.  
Les mutins, corps toujours nombreux,  
Qui refusoient le saut ou sautoient de colère.  
Et soit foiblesse, soit dépit,  
Se laissoient choir dans la rivière.  
Il s'en noya le quart ; un autre quart s'enfuit  
Et sous la dent du loup périt.  
Colas, réduit à la misère,  
S'aperçut, mais trop tard, que pour un bon pasteur  
Le plus court n'est pas le meilleur.



XX

**LE BOUVREUIL ET LE CORBEAU**

Un bouvreuil, un corbeau, chacun dans une cage,  
Habitoient le même logis.

L'un enchantoit par son ramage  
La femme, le mari, les gens, tout le ménage ;  
L'autre les fatiguoit sans cesse de ses cris ;  
Il demandoit du pain, du rôti, du fromage,  
Qu'on se pressoit de lui porter,  
Afin qu'il voulût bien se taire.

Le timide bouvreuil ne faisoit que chanter,  
Et ne demandoit rien : aussi, pour l'ordinaire,  
On l'oublioit ; le pauvre oiseau  
Manquoit souvent de grain et d'eau.

Ceux qui louoient le plus de son chant l'harmonie  
N'auroient pas fait le moindre pas  
Pour voir si l'auge étoit remplie.

Ils l'aimoient bien pourtant, mais ils n'y pensoient pas.  
Un jour on le trouva mort de faim dans sa cage.  
Ah ! quel malheur ! dit-on : las ! il chantoit si bien !  
De quoi donc est-il mort ? Certes, c'est grand dommage.  
Le corbeau crie encore et ne manque de rien.

XXI

**LE SINGE QUI MONTRE LA LANTERNE MAGIQUE**

Messieurs les beaux esprits, dont la prose et les vers  
Sont d'un style pompeux et toujours admirable,  
Mais que l'on n'entend point, écoutez cette fable,  
Et tâchez de devenir clairs.

Un homme qui montrait la lanterne magique  
Avoit un singe dont les tours  
Attiroient chez lui grand concours ;  
Jacqueau, c'étoit son nom, sur la corde élastique  
Dansoit et voltigeoit au mieux,  
Puis faisoit le saut périlleux,  
Et puis sur un cordon, sans que rien le soutienne,  
Le corps droit, fixe, d'aplomb,  
Notre Jacqueau fait tout du long  
L'exercice à la prussienne.  
Un jour qu'au cabaret son maître étoit resté  
(C'étoit, je pense, un jour de fête),  
Notre singe en liberté  
Veut faire un coup de sa tête.  
Il s'en va rassembler les divers animaux

Qu'il peut rencontrer dans la ville ;  
Chiens, chats, poulets, dindons, pourceaux,  
Arrivent bientôt à la file.

Entrez, entrez, messieurs, crioit notre Jacqueau ;  
C'est ici, c'est ici qu'un spectacle nouveau  
Vous charmera gratis. Oui, messieurs, à la porte.  
On ne prend point d'argent, je fais tout pour l'honneur.

A ces mots, chaque spectateur  
Va se placer, et l'on apporte  
La lanterne magique ; on ferme les volets,  
Et par un discours fait exprès  
Jacqueau prépare l'auditoire.  
Ce morceau vraiment oratoire  
Fit bâiller ; mais on applaudit.

Content de son succès, notre singe saisit  
Un verre peint qu'il met dans sa lanterne.  
Il sait comment on le gouverne,  
Et crie en le poussant : Est-il rien de pareil ?  
Messieurs, vous voyez le soleil,  
Ses rayons et toute sa gloire.

Voici présentement la lune ; et puis l'histoire  
D'Adam, d'Ève et des animaux...  
Voyez, messieurs, comme ils sont beaux !  
Voyez la naissance du monde ;

Voyez... Les spectateurs, dans une nuit profonde,  
Écarquilloient leurs yeux et ne pouvoient rien voir ;  
L'appartement, le mur, tout étoit noir.

Ma foi, disoit un chat, de toutes les merveilles  
Dont il étourdit nos oreilles

Le fait est que je ne vois rien.  
Ni moi non plus, disoit un chien.  
Moi, disoit un dindon, je vois bien quelque chose ;  
Mais je ne sais pour quelle cause  
Je ne distingue pas très-bien.  
Pendant tous ces discours, le Cicéron moderne  
Parloit éloquemment et ne se lassoit point.  
Il n'avoit oublié qu'un point,  
C'étoit d'éclairer sa lanterne.



XXII

**L'ENFANT ET LE MIROIR**

Un enfant élevé dans un pauvre village  
Revint chez ses parents, et fut surpris d'y voir  
Un miroir.

D'abord il aima son image ;  
Et puis, par un travers bien digne d'un enfant,  
Et même d'un être plus grand,  
Il veut outrager ce qu'il aime,  
Lui fait une grimace, et le miroir la rend.

Alors son dépit est extrême ;  
Il lui montre un poing menaçant,  
Il se voit menacé de même.  
Notre marmot fâché s'en vient, en frémissant,  
Battre cette image insolente ;  
Il se fait mal aux mains. Sa colère en augmente ;  
Et, furieux, au désespoir,  
Le voilà, devant ce miroir,  
Criant, pleurant, frappant la glace.

Sa mère, qui survient, le console, l'embrasse,  
Tarit ses pleurs, et doucement lui dit :  
N'as-tu pas commencé par faire la grimace

A ce méchant enfant qui cause ton dépit ?  
— Oui. — Regarde à présent : tu souris, il sourit ;  
Tu tends vers lui les bras, il te les tend de même ;  
Tu n'es plus en colère, il ne se fâche plus.  
De la société tu vois ici l'emblème ;  
Le bien, le mal, nous sont rendus.



XXIII

LES DEUX CHATS

Deux chats qui descendoient du fameux Rodilard,  
Et dignes tous les deux de leur noblé origine,  
Différoient d'embonpoint : l'un étoit gras à lard,  
C'étoit l'aîné; sous son hermine  
D'un chanoine il avoit la mine,  
Tant il étoit dodu, potelé, frais et beau :  
Le cadet n'avoit que la peau  
Collée à sa tranchante épine.\*  
Cependant ce cadet, du matin jusqu'au soir,  
De la cave à la gouttière  
Trottoit, couroit, il falloit voir !  
Sans en faire meilleure chère.  
Enfin, un jour, au désespoir,  
Il tint ce discours à son frère :  
Explique-moi par quel moyen,  
Passant ta vie à ne rien faire,  
Moi travaillant toujours, on te nourrit si bien,  
Et moi si mal. La chose est claire,  
Lui répondit l'aîné : tu cours tout le logis  
Pour manger rarement quelques maigres souris...

— N'est-ce pas mon devoir? — D'accord, cela peut être :  
Mais moi, je reste auprès du maître,  
Je sais l'amuser par mes tours.  
Admis à ses repas sans qu'il me réprimande,  
Je prends de bons morceaux, et puis je les demande  
En faisant patte de velours ;  
Tandis que toi, pauvre imbécile,  
Tu ne sais rien que le servir.  
Va, le secret de réussir,  
C'est d'être adroit, non d'être utile.



XXIV

**LE CHEVAL ET LE POULAIN**

Un bon père cheval, veuf, et n'ayant qu'un fils,  
L'élevait dans un pâturage  
Où les eaux, les fleurs et l'ombrage  
Présentoient à la fois tous les biens réunis.  
Abusant pour jouir, comme on fait à cet âge,  
Le poulain tous les jours se gorgeoit de sainfoin,  
Se vautroit dans l'herbe fleurie,  
Galopait sans objet, se baignoit sans envie,  
Ou se reposait sans besoin.  
Oisif et gras à lard, le jeune solitaire  
S'ennuya, se lassa de ne manquer de rien :  
Le dégoût vint bientôt ; il va trouver son père :  
Depuis longtemps, dit-il, je ne me sens pas bien ;  
Cette herbe est malsaine et me tue,  
Ce trèfle est sans saveur, cette onde est corrompue ;  
L'air qu'on respire ici m'attaque les poumons ;  
Bref, je meurs si nous ne partons.  
Mon fils, répond le père, il s'agit de ta vie,  
A l'instant même il faut partir.  
Sitôt dit, sitôt fait, ils quittent leur patrie.





Le jeune voyageur bondissoit de plaisir.  
Le vieillard, moins joyeux, alloit un train plus sage ;  
Mais il guidoit l'enfant, et le faisoit gravir  
Sur des monts escarpés, arides, sans herbage,  
Où rien ne pouvoit le nourrir.  
Le soir vint, point de pâturage ;  
On s'en passa. Le lendemain,  
Comme l'on commençoit à souffrir de la faim,  
On prit du bout des dents une ronce sauvage.  
On ne galopa plus le reste du voyage ;  
A peine, après deux jours alloit-on même au pas.  
Jugeant alors la leçon faite,  
Le père va reprendre une route secrète  
Que son fils ne connoissoit pas,  
Et le ramène à la prairie,  
Au milieu de la nuit. Dès que notre poulain  
Retrouve un peu d'herbe fleurie,  
Il se jette dessus : Ah ! l'excellent festin !  
La bonne herbe ! dit-il : comme elle est douce et tendre !  
Mon père, il ne faut pas s'attendre  
Que nous puissions rencontrer mieux :  
Fixons-nous pour jamais dans ces aimables lieux ;  
Quel pays peut valoir cet asile champêtre ?  
Comme il parloit ainsi, le jour vint à paroître :  
Le poulain reconnoît le pré qu'il a quitté ;  
Il demeure confus. Le père, avec bonté,  
Lui dit : Mon cher enfant, retiens cette maxime :  
Quiconque jouit trop est bientôt dégoûté ;  
Il faut au bonheur du régime.

XXV

**LE GRILLON**

Un pauvre petit grillon  
Caché dans l'herbe fleurie  
Regardoit un papillon  
Voltigeant dans la prairie.

L'insecte ailé brilloit des plus vives couleurs ;  
L'azur, le pourpre et l'or éclatoient sur ses ailes ;  
Jeune, beau, petit-maître, il court de fleurs en fleurs,  
Prenant et quittant les plus belles.

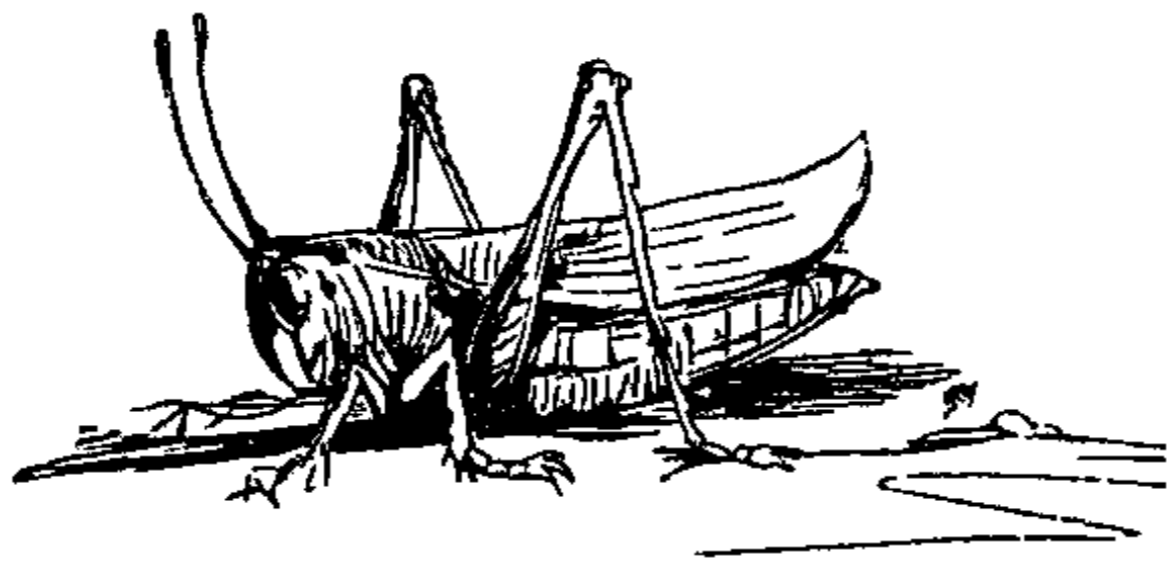
Ah ! disoit le grillon, que son sort et le mien  
Sont différents ! Dame nature  
Pour lui fit tout, et pour moi rien.

Je n'ai point de talent, encor moins de figure ;  
Nul ne prend garde à moi, l'on m'ignore ici-bas :  
Autant vaudroit n'exister pas.

Comme il parloit, dans la prairie  
Arrive une troupe d'enfants :  
Aussitôt les voilà courants

Après ce papillon dont ils ont tous envie.  
Chapeaux, mouchoirs, bonnets, servent à l'attraper.  
L'insecte vainement cherche à leur échapper,

Il devient bientôt leur conquête.  
L'un le saisit par l'aile, un autre par le corps ;  
Un troisième survient, et le prend par la tête :  
Il ne falloit pas tant d'efforts  
Pour déchirer la pauvre bête.  
Oh ! oh ! dit le grillon, je ne suis plus fâché ;  
Il en coûte trop cher pour briller dans le monde.  
Combien je vais aimer ma retraite profonde !  
Pour vivre heureux, vivons caché.



XXVI

**LE CHATEAU DE CARTES**

Un bon mari, sa femme et deux jolis enfants,  
Couloient en paix leurs jours dans le simple ermitage  
Où, paisibles comme eux, vécurent leurs parents.  
Ces époux, partageant les doux soins du ménage,  
Cultivoient leur jardin, recueilloient leurs moissons ;  
Et le soir, dans l'été soupant sous le feuillage,  
    Dans l'hiver devant leurs tisons,  
Ils prêchoient à leurs fils la vertu, la sagesse,  
Leur parloient du bonheur qu'ils procurent toujours ;  
Le père par un conte égayoit ses discours,  
    La mère par une caresse.  
L'aîné de ces enfants, né grave, studieux,  
    Lisoit et méditoit sans cesse ;  
Le cadet, vif, léger, mais plein de gentillesse,  
Sautoit, rioit toujours, ne se plaisoit qu'aux jeux.  
Un soir, selon l'usage, à côté de leur père,  
Assis près d'une table où s'appuyoit la mère,  
L'aîné lisoit Rollin : le cadet, peu soigneux  
D'apprendre les hauts faits des Romains ou des Parthes,  
Employoit tout son art, toutes ses facultés,

A joindre, à soutenir par les quatre côtés  
Un fragile château de cartes.  
Il n'en respiroit pas d'attention, de peur.  
Tout à coup voici le lecteur  
Qui s'interrompt : Papa, dit-il, daigne m'instruire  
Pourquoi certains guerriers sont nommés conquérants,  
Et d'autres fondateurs d'empire :  
Ces deux noms sont-ils différents?  
Le père méditoit une réponse sage,  
Lorsque son fils cadet, transporté de plaisir,  
Après tant de travail, d'avoir pu parvenir  
A placer son second étage,  
S'écrie : Il est fini ! Son frère murmurant  
Se fâche, et d'un seul coup détruit son long ouvrage ;  
Et voilà le cadet pleurant.  
Mon fils, répond alors le père,  
Le fondateur, c'est votre frère  
Et vous êtes le conquérant.



XXVII

**LA PIE ET LA COLOMBE**

Une colombe avoit son nid  
Tout auprès du nid d'une pie.  
Cela s'appelle voir mauvaise compagnie :  
D'accord ; mais de ce point pour l'heure il ne s'agit.  
Au logis de la tourterelle  
Ce n'étoit qu'amour et bonheur ;  
Dans l'autre nid toujours querelle,  
Œufs cassés, tapage et rumeur.  
Lorsque par son époux la pie étoit battue,  
Chez sa voisine elle venoit,  
Là jasoit, crioit, se plaignoit,  
Et faisoit la longue revue  
Des défauts de son cher époux ;  
Il est fier, exigeant, dur, emporté, jaloux ;  
De plus, je sais fort bien qu'il va voir des corneilles ;  
Et cent autres choses pareilles  
Qu'elle disoit dans son courroux.  
Mais vous, répond la tourterelle,  
Êtes-vous sans défauts ? Non, j'en ai, lui dit-elle :  
Je vous le confie entre nous :

En conduite, en propos, je suis assez légère,  
Coquette comme on l'est, parfois un peu colère,  
Et me plaisant souvent à le faire enrager :  
Mais qu'est-ce que cela?—C'est beaucoup trop, ma chère;  
Commencez par vous corriger ;  
Votre humeur peut l'aigrir... Qu'appellez-vous, ma mie?  
Interrompt aussitôt la pie :  
Moi de l'humeur ! Comment ! je vous conte mes maux,  
Et vous m'injuriez ! Je vous trouve plaisante.  
Adieu, petite impertinente :  
Mêlez-vous de vos tourtereaux.

Nous convenons de nos défauts,  
Mais c'est pour que l'on nous démente.



XXVIII

**LE DANSEUR DE CORDE ET LE BALANCIER**

Sur la corde tendue un jeune voltigeur  
Apprenoit à danser ; et déjà son adresse,  
Ses tours de force, de souplesse,  
Faisoient venir maint spectateur.  
Sur son étroit chemin on le voit qui s'avance,  
Le balancier en main, l'air libre, le corps droit,  
Hardi, léger autant qu'adroit ;  
Il s'élève, descend, va, vient, plus haut s'élançe,  
Retombe, remonte en cadence,  
Et, semblable à certains oiseaux  
Qui rasent en volant la surface des eaux,  
Son pied touche, sans qu'on le voie,  
A la corde qui plie et dans l'air le renvoie.  
Notre jeune danseur, tout fier de son talent,  
Dit un jour : A quoi bon ce balancier pesant  
Qui me fatigue et m'embarrasse ?  
Si je dansois sans lui, j'aurois bien plus de grâce,  
De force et de légèreté.  
Aussitôt fait que dit. Le balancier jeté,

Notre étourdi chancelle, étend les bras et tombe.  
Il se cassa le nez, et tout le monde en rit.

Jeunes gens, jeunes gens, ne vous a-t-on pas dit  
Que sans règle et sans frein tôt ou tard on succombe ?  
La vertu, la raison, les lois, l'autorité,  
Dans vos désirs fougueux vous causent quelque peine ;  
C'est le balancier qui vous gêne,  
Mais qui fait votre sûreté.



XXIX

**LE CHAT ET LE MOINEAU**

La prudence est bonne de soi ;  
Mais la pousser trop loin est une duperie :  
L'exemple suivant en fait foi.

Des moineaux habitoient dans une métairie.  
Un beau champ de millet, voisin de la maison,  
Leur donnoit du grain à foison.  
Ces moineaux dans le champ passaient toute leur vie,  
Occupés à gruger les épis de millet.  
Le vieux chat du logis les guettoit d'ordinaire,  
Tournoit et retournoit ; mais il avoit beau faire,  
Sitôt qu'il paraissoit, la bande s'envoloit.  
Comment les attraper ? Notre vieux chat y songe,  
Médite, fouille en son cerveau,  
Et trouve un tour tout neuf. Il va tremper dans l'eau  
Sa patte dont il fait éponge.  
Dans du millet en grain aussitôt il la plonge ;  
Le grain s'attache tout autour.  
Alors à cloche-pied, sans bruit, par un détour,  
Il va gagner le champ, s'y couche

La patte en l'air et sur le dos,  
Ne bougeant non plus qu'une souche.  
Sa patte ressembloit à l'épi le plus gros :  
L'oiseau s'y méprenoit, il approchoit sans crainte,  
Venoit pour becqueter : de l'autre patte, crac !  
Voilà mon oiseau dans le sac.  
Il en prit vingt par cette feinte.  
Un moineau s'aperçoit du piège scélérat,  
Et prudemment fuit la machine ;  
Mais de ce jour il s'imagine  
Que chaque épi de grain étoit patte de chat.  
Au fond de son trou solitaire  
Il se retire et plus n'en sort,  
Supporte la faim, la misère,  
Et meurt pour éviter la mort.



XXX

**LES SINGES ET LE LÉOPARD**

Des singes dans un bois jouoient à la main chaude ;  
    Certaine guenon moricaude,  
Assise gravement, tenoit sur ses genoux  
La tête de celui qui, courbant son échine,  
    Sur sa main recevoit les coups.  
    On frappait fort, et puis devine ?  
Il ne devinoit point ; c'était alors des ris,  
    Des sauts, des gambades, des cris.  
Attiré par le bruit du fond de sa tanière,  
Un jeune léopard, prince assez débonnaire,  
Se présente au milieu de nos singes joyeux.  
Tout tremble à son aspect. Continuez vos jeux,  
Leur dit le léopard, je n'en veux à personne :  
    Rassurez-vous, j'ai l'âme bonne ;  
Et je viens même ici, comme particulier,  
    A vos plaisirs m'associer.  
    Jouons, je suis de de la partie.  
    Ah ! monseigneur, quelle bonté !  
Quoi ! votre altesse veut, quitant sa dignité,  
Descendre jusqu'à nous ! — Oui, c'est ma fantaisie.

Mon altesse eut toujours de la philosophie,  
Et sait que tous les animaux  
Sont égaux.

Jouons donc, mes amis, jouons, je vous en prie.  
Les singes enchantés crurent à ce discours,  
Comme l'on y croira toujours.

Toute la troupe joviale  
Se remet à jouer : l'un d'entre eux tend la main,  
Le léopard frappe, et soudain  
On voit couler du sang sous la griffe royale.  
Le singe cette fois devina qui frappoit ;  
Mais il s'en alla sans le dire.

Ses compagnons faisoient semblant de rire,  
Et le léopard seul rioit.  
Bientôt chacun s'excuse et s'échappe à la hâte  
En se disant entre leurs dents :  
Ne jouons point avec les grands,  
Le plus doux a toujours des griffes à la patte.



XXXI

**LE SANGLIER ET LES ROSSIGNOLS**

Un homme riche, sot et vain,  
Qualités qui parfois marchent de compagnie,  
Croyoit pour tous les arts avoir un goût divin,  
Et pensoit que son or lui donnoit du génie.  
Chaque jour à sa table on voyoit réunis  
Peintres, sculpteurs, savants, artistes, beaux esprits,  
    Qui lui prodiguoient les hommages,  
Lui montraient des dessins, lui lisoient des ouvrages,  
Écouteoient les conseils qu'il daignoit leur donner,  
Et l'appeloient Mécène en mangeant son dîner.  
Se promenant un soir dans son parc solitaire,  
Suivi d'un jardinier, homme instruit et de sens,  
Il vit un sanglier qui labouroit la terre,  
Comme ils font quelquefois pour aiguïser leurs dents.  
Autour du sanglier, les merles, les fauvettes,  
Surtout les rossignols, voltigeant, s'arrêtant,  
Répétoient à l'envi leurs douces chansonnettes,  
    Et le suivoient toujours chantant.  
L'animal écoutoit l'harmonieux ramage  
Avec la gravité d'un docte connoisseur,

Baissoit parfois la hure en signe de faveur,  
Ou bien, la secouant, refusoit son suffrage.

Qu'est ceci? dit le financier :

Comment! les chantres du bocage  
Pour leur juge ont choisi cet animal sauvage!

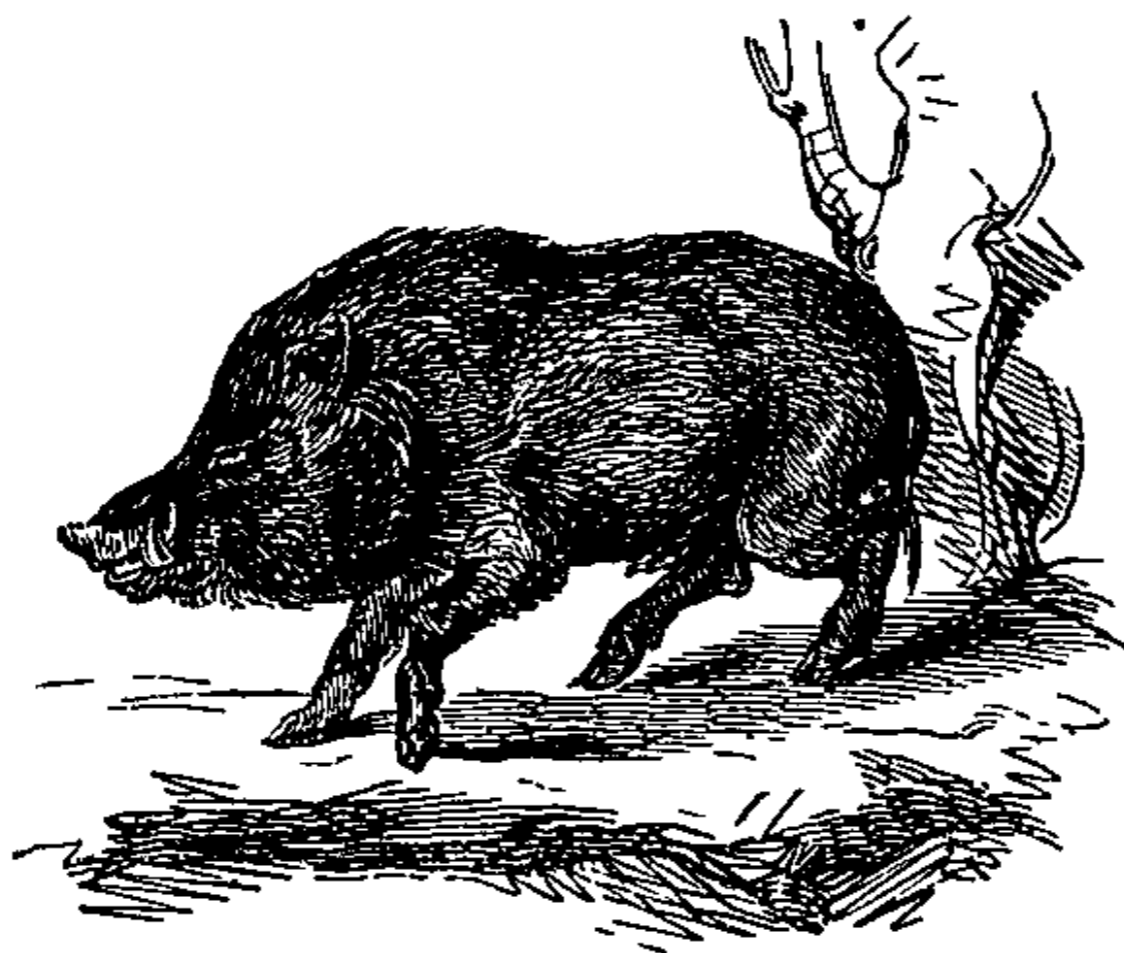
Nenni, répond le jardinier :

De la terre par lui fraîchement labourée  
Sont sortis plusieurs vers, excellente curée

Qui seule attire ces oiseaux ;

Ils ne se tiennent à sa suite

Que pour manger ces vermisseaux,  
Et l'imbécile croit que c'est pour son mérite.



XXXII

**LE ROSSIGNOL ET LE PAON**

L'aimable et tendre Philomèle,  
Voyant commencer les beaux jours,  
Racontoit à l'écho fidèle  
Et ses malheurs et ses amours.

Le plus beau paon du voisinage,  
Maître et sultan de ce canton,  
Élevant la tête et le ton,  
Vint interrompre son ramage.

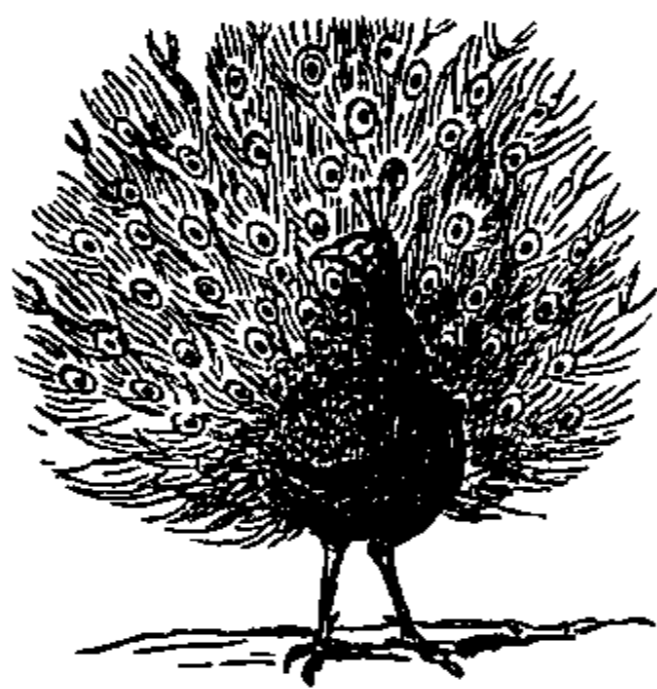
C'est bien à toi, chantre ennuyeux,  
Avec un si triste plumage,  
Et ce long bec, et ces gros yeux,  
De vouloir charmer ce bocage!

A la beauté seule il va bien  
D'oser célébrer la tendresse :  
De quel droit chantes-tu sans cesse?  
Moi qui suis beau, je ne dis rien.

Pardon, répondit Philomèle :  
Il est vrai, je ne suis pas belle ;  
Et, si je chante dans ce bois,  
Je n'ai de titre que ma voix.

Mais vous dont la noble arrogance  
M'ordonne de parler plus bas,  
Vous vous taisez par impuissance,  
Et n'avez que vos seuls appas.

Ils doivent éblouir sans doute ;  
Est-ce assez pour se faire aimer ?  
Allez, puisqu'Amour n'y voit goutte,  
C'est l'oreille qu'il faut charmer.



XXXIII

**LE LIÈVRE, SES AMIS ET LES DEUX CHEVREUILS**

Un lièvre de bon caractère  
Vouloit avoir beaucoup d'amis.  
Beaucoup? me direz-vous : c'est une grande affaire ;  
Un seul est rare en ce pays.  
J'en conviens ; mais mon lièvre avoit cette marotte,  
Et ne savoit pas qu'Aristote  
Disoit aux jeunes Grecs à son école admis :  
Mes amis, il n'est point d'amis.  
Sans cesse il s'occupoit d'obliger et de plaire ;  
S'il passoit un lapin, d'un air doux et civil,  
Vite il courroit à lui : Mon cousin, disoit-il,  
J'ai du beau serpolet tout près de ma tanière,  
De déjeuner chez moi faites-moi la faveur.  
S'il voyoit un cheval paître dans la campagne,  
Il alloit l'aborder : Peut-être monseigneur  
A-t-il besoin de boire ; au pied de la montagne  
Je connois un lac transparent  
Qui n'est jamais ridé par le moindre zéphire :  
Si monseigneur veut, dans l'instant  
J'aurois l'honneur de l'y conduire.





Ainsi, pour tous les animaux,  
Cerfs, moutons, coursiers, daims, taureaux,  
Complaisant, empressé, toujours rempli de zèle,  
Il vouloit de chacun faire un ami fidèle,  
Et s'en croyoit aimé parce qu'il les aimoit.  
Certain jour que, tranquille en son gîte, il dormoit,  
Le bruit du cor l'éveille, il décampe au plus vite :

Quatre chiens s'élancent après,  
Un maudit piqueur les excite,  
Et voilà notre lièvre arpentant les guérets.  
Il va, tourne, revient, aux mêmes lieux repasse,  
Sautte, franchit un long espace  
Pour dévoyer les chiens, et prompt comme l'éclair  
Gagne pays, et puis s'arrête ;  
Assis, les deux pattes en l'air,  
L'œil et l'oreille au guet, il élève la tête,  
Cherchant s'il ne voit point quelqu'un de ses amis.

Il aperçoit dans des taillis  
Un lapin que toujours il traita comme un frère :  
Il y court : Par pitié, sauve-moi, lui dit-il,  
Donne retraite à ma misère,  
Ouvre-moi ton terrier, tu vois l'affreux péril...  
Ah ! que j'en suis fâché ! répond d'un air tranquille  
Le lapin : je ne puis t'offrir mon logement,  
Ma femme accouche en ce moment,  
Sa famille et la mienne ont rempli mon asile ;  
Je te plains bien sincèrement ;  
Adieu, mon cher ami. Cela dit, il s'échappe,  
Et voici la meute qui jappe.

Le pauvre lièvre part. A quelques pas plus loin,  
Il rencontre un taureau que, cent fois au besoin,  
Il avoit obligé; tendrement il le prie  
D'arrêter un moment cette meute en furie

Qui de ses cornes aura peur.

Hélas! dit le taureau, ce seroit de grand cœur :

Mais des génisses la plus belle

Est seule dans ce bois, je l'entends qui m'appelle :

Et tu ne voudrois pas retarder mon bonheur.

Disant ces mots, il part. Notre lièvre, hors d'haleine,

Implore vainement un daim, un cerf dix cors,

Ses amis les plus sûrs ; ils l'écoutent à peine,

Tant ils ont peur du bruit des cors.

Le pauvre infortuné, sans force et sans courage,

Alloit se rendre aux chiens, quand du milieu du bois

Deux chevreuils reposant sous le même feuillage

Des chasseurs entendent la voix :

L'un d'eux se lève et part ; la meute sanguinaire

Quitte le lièvre et court après.

En vain le piqueur en colère

Crie, et jure, et se fâche ; à travers les forêts

Le chevreuil emmène la chasse,

Va faire un long circuit, et revient au buisson

Où l'attendoit son compagnon,

Qui dans l'instant part à sa place.

Celui-ci fait de même ; et, pendant tout le jour,

Les deux chevreuils lancés et quittés tour à tour

Fatiguent la meute obstinée.

Enfin les chasseurs tout honteux

Preennent le bon parti de retourner chez eux.

Déjà la retraite est sonnée,  
Et les chevreuils rejoints. Le lièvre palpitant  
S'approche, et leur raconte, en les félicitant,  
Que ses nombreux amis, dans ce péril extrême,  
L'avoient abandonné. Je n'en suis pas surpris,  
Répond un des chevreuils : à quoi bon tant d'amis ?  
Un seul suffit quand il nous aime.



XXXIV

**LES DEUX BACHELIERS**

Deux jeunes bacheliers logés chez un docteur  
Y travailloient avec ardeur  
A se mettre en état de prendre leurs licences.  
Là, du matin au soir, en public disputant,  
Prouvant, divisant, ergotant  
Sur la nature et ses substances,  
L'infini, le fini, l'âme, la volonté,  
Les sens, le libre arbitre et la nécessité,  
Ils en étoient bientôt à ne plus se comprendre :  
Même par là souvent l'on dit qu'ils commençoient ;  
Mais c'est alors qu'ils se pousoient  
Les plus beaux arguments ; qui venoit les entendre  
Bouche béante demeuroit,  
Et leur professeur même en extase admiroit.  
Une nuit qu'ils dormoient dans le grenier du maître  
Sur un grabat commun, voilà mes jeunes gens  
Qui dans un rêve, pensent être  
A se disputer sur les bancs.  
Je démontre, dit l'un. Je distingue, dit l'autre.  
Or, voici mon dilemme. Ergo, voici le nôtre...

A ces mots, nos rêveurs, criants, gesticulants,  
Au lieu de s'en tenir aux simples arguments  
D'Aristote ou de Scot, soutiennent leur dilemme  
De coups de poing bien assénés  
Sur le nez.

Tous deux sautent du lit dans une rage extrême,  
Se saisissent par les cheveux,  
Tombent et font tomber pêle-mêle avec eux  
Tous les meubles qu'ils ont, deux chaises, une table,  
Et quatre in-folios écrits sur parchemin.  
Le professeur arrive, une chandelle en main,  
A ce tintamarre effroyable :  
Le diable est donc ici ! dit-il tout hors de soi :  
Comment ! sans y voir clair et sans savoir pourquoi,  
Vous vous battez ainsi ! Quelle mouche vous pique ?  
Nous ne nous battons point, disent-ils ; jugez mieux :  
C'est que nous repassons tous deux  
Nos leçons de métaphysique.



XXXV

**LES ENFANTS ET LES PERDREAUX**

Deux enfants d'un fermier, gentils, espiègles, beaux,  
Mais un peu gâtés par leur père,  
Cherchant des nids dans leur enclos,  
Trouvèrent de petits perdreaux  
Qui voletoient après leur mère.

Vous jugez de leur joie, et comment mes bambins  
A la troupe qui s'éparpille  
Vont partout couper les chemins,  
Et n'ont pas assez de leurs mains  
Pour prendre la pauvre famille!

La perdrix, traînant l'aile, appelant ses petits,  
Tourne en vain, voltige, s'approche ;  
Déjà mes jeunes étourdis  
Ont toute sa couvée en poche.

Il veulent partager comme de bons amis ;  
Chacun en garde six, il en reste un treizième :

L'aîné le veut, l'autre le veut aussi.

— Tironz au doigt mouillé. — Parbleu non. — Parbleu si.

— Cède, ou bien tu verras. — Mais tu verras toi-même.

De propos en propos, l'aîné, peu patient,

Jette à la tête de son frère  
Le perdreau disputé. Le cadet, en colère,  
D'un des siens riposte à l'instant.  
L'aîné recommence d'autant ;  
Et ce jeu qui leur plaît couvre autour d'eux la terre  
De pauvres perdreaux palpitants.  
Le fermier, qui passoit en revenant des champs,  
Voit ce spectacle sanguinaire,  
Accourt, et dit à ses enfants :  
Comment donc ! petits rois, vos discordes cruelles  
Font que tant d'innocents expirent par vos coups !  
De quel droit, s'il vous plaît, dans vos tristes querelles,  
Faut-il que l'on meure pour vous ?



XXVI

**L'HERMINE, LE CASTOR ET LE SANGLIER**

Une hermine, un castor, un jeune sanglier,  
Cadets de leur famille, et partant sans fortune,  
    Dans l'espoir d'en acquérir une,  
Quittèrent leur forêt, leur étang, leur hallier.  
Après un long voyage, après mainte aventure,  
    Ils arrivent dans un pays  
    Où s'offrent à leurs yeux ravis  
    Tous les trésors de la nature,  
Des prés, des eaux, des bois, des vergers pleins de fruits.  
Nos pèlerins, voyant cette terre chérie,  
    I'prouvent les mêmes transports  
Qu'Énée et ses Troyens en découvrant les bords  
    Du royaume de Lavinie.  
Mais ce riche pays étoit de toutes parts  
    Entouré d'un marais de bourbe.  
    Où des serpents et des lézards  
    Se jouoit l'effroyable tourbe.  
Il falloit le passer, et nos trois voyageurs  
S'arrêtent sur le bord, étonnés et rêveurs.  
L'hermine la première avance un peu la patte ;





Elle la retire aussitôt,  
En arrière elle fait un saut,  
En disant : Mes amis, fuyons en grande hâte ;  
Ce lieu, tout beau qu'il est, ne peut nous convenir :  
Pour arriver là-bas il faudroit se salir :

Et moi je suis si délicate,  
Qu'une tache me fait mourir.

Ma sœur, dit le castor, un peu de patience ;  
On peut, sans se tacher, quelquefois réussir ;  
Il faut alors du temps et de l'intelligence :  
Nous avons tout cela : pour moi, qui suis maçon,  
Je vais en quinze jours vous bâtir un beau pont  
Sur lequel nous pourrons, sans craindre les morsures  
De ces vilains serpents, sans gâter nos fourrures,  
Arriver au milieu de ce charmant vallon.

Quinze jours ! ce terme est bien long,  
Répond le sanglier : moi, j'y serai plus vite :  
Vous allez voir comment. En prononçant ces mots,

Le voilà qui se précipite  
Au plus fort du borbier, s'y plonge jusqu'au dos,  
A travers les serpents, les lézards, les crapauds,  
Marche, pousse à son but, arrive plein de boue,

Et là, tandis qu'il se secoue,  
Jetant à ses amis un regard de dédain :  
Apprenez, leur dit-il, comme on fait son chemin.

XXXVII

**LE LION ET LE LÉOPARD**

Un valeureux lion, roi d'une immense plaine,  
Désiroit de la terre une plus grande part,  
Et vouloit conquérir une forêt prochaine,  
Héritage d'un léopard.  
L'attaquer n'étoit pas chose bien difficile ;  
Mais le lion craignoit les panthères, les ours  
Qui se trouvoient placés juste entre les deux cours.  
Voici comment s'y prit notre habile monarque.  
Au jeune léopard sous prétexte d'honneur,  
Il députe un ambassadeur ;  
C'étoit un vieux renard. Admis à l'audience,  
Du jeune roi d'abord il vante la prudence,  
Son amour pour la paix, sa bonté, sa douceur,  
Sa justice et sa bienfaisance ;  
Puis, au nom du lion, propose une alliance  
Pour exterminer tout voisin  
Qui méconnoitroit leur puissance.  
Le léopard accepte ; et, dès le lendemain,  
Nos deux héros, sur leurs frontières,  
Mangent, à qui mieux mieux, les ours et les panthères :

Cela fut bientôt fait ; mais, quand les rois amis,  
Partageant le pays conquis,  
Fixèrent leurs bornes nouvelles,  
Il s'éleva quelques querelles :  
Le léopard lésé se plaignit du lion :  
Celui-ci montra sa denture  
Pour prouver qu'il avoit raison :  
Bref, on en vint aux coups. La fin de l'aventure  
Fut le trépas du léopard :  
Il apprit alors, un peu tard,  
Que, contre les lions, les meilleurs barrières  
Sont les petits états des ours et des panthères.



XXXVIII

**L'ÉCUREUIL, LE CHIEN ET LE RENARD**

Un gentil écureuil étoit le camarade,  
Le tendre ami d'un beau danois.  
Un jour qu'ils voyagoient comme Oreste et Pylade,  
La nuit les surprit dans un bois.  
En ce lieu point d'auberge ; ils eurent de la peine  
A trouver où se bien coucher.  
Enfin le chien se mit dans le creux d'un vieux chêne,  
Et l'écureuil plus haut grimpa pour se nicher.  
Vers minuit, c'est l'heure des crimes.  
Longtemps après que nos amis,  
En se disant bonsoir, se furent endormis,  
Voici qu'un vieux renard, affamé de victimes,  
Arrive au pied de l'arbre ; et, levant le museau,  
Voit l'écureuil sur un rameau.  
I le mange des yeux, humecte de sa langue  
Ses lèvres qui de sang brûlent de s'abreuver :  
Mais jusqu'à l'écureuil il ne peut arriver.  
Il faut donc, par une harangue,





L'engager à descendre ; et voici son discours ;

Ami, pardonnez, je vous prie,  
Si de votre sommeil j'ose troubler le cours ;  
Mais le pieux transport dont mon âme est remplie  
Ne peut se contenir : je suis votre cousin

Germain ;

Votre mère étoit sœur de feu mon digne père.  
Cet honnête homme, hélas ! à son heure dernière,  
M'a tant recommandé de chercher son neveu,  
Pour lui donner moitié du peu  
Qu'il m'a laissé de bien ! Venez donc, mon cher frère,  
Venez, par un embrassement,  
Comblér le doux plaisir que mon âme ressent.  
Si je pouvois monter jusqu'aux lieux où vous êtes,  
Oh ! j'y serois déjà, soyez-en bien certain.

Les écureils ne sont pas bêtes,

Et le mien étoit fort malin.

Il reconnoît le patelin,

Et répond d'un ton doux : Je meurs d'impatience

De vous embrasser, mon cousin ;

Je descends : mais, pour mieux lier la connoissance,

Je veux vous présenter mon plus fidèle ami,

Un parent qui prit soin de nourrir mon enfance ;

Il dort dans ce trou-là : frappez un peu ; je pense

Que vous serez charmé de le connoître aussi.

Aussitôt maître renard frappe,

Croyant en manger deux : mais le fidèle chien

S'élance de l'arbre, le happe,

Et vous l'étrangle bel et bien.

Ceci prouve deux points : d'abord, qu'il est utile  
Dans la douce amitié de placer son bonheur ;  
Puis qu'avec de l'esprit il est souvent facile  
Au piège qu'il nous tend de surprendre un trompeur.



XXXIX

**LE PERROQUET**

Un gros perroquet gris, échappé de sa cage,  
Vint s'établir dans un bocage ;  
Et là, prenant le ton de nos faux connoisseurs,  
Jugeant tout, blâmant tout d'un air de suffisance,  
Au chant du rossignol, il trouvoit des longueurs,  
Critiquoit surtout sa cadence.  
Le linot selon lui ne savoit pas chanter ;  
La fauvette auroit fait quelque chose peut-être,  
Si de bonne heure il eût été son maître,  
Et qu'elle eût voulu profiter.  
Enfin aucun oiseau n'avoit l'art de lui plaire :  
Et, dès qu'ils commençoient leurs joyeuses chansons,  
Par des coups de sifflets répondant à leurs sons,  
Le perroquet les faisoit taire.  
Lassés de tant d'affronts, tous les oiseaux du bois  
Viennent lui dire un jour : Mais parlez donc, beau sire,  
Vous qui sifflez toujours, faites qu'on vous admire ;  
Sans doute vous avez une brillante voix,  
Daignez chanter pour nous instruire.  
Le perroquet dans l'embarras  
Se gratte un peu la tête, et finit par leur dire :  
Messieurs, je siffle bien, mais je ne chante pas.

XL

**L'HABIT D'ARLEQUIN**

Vous connoissez ce quai nommé de la Ferraille,  
Où l'on vend des oiseaux, des hommes et des fleurs :  
A mes fables souvent c'est là que je travaille ;  
J'y vois des animaux, et j'observe leurs mœurs.  
Un jour de mardi gras j'étois à la fenêtre  
D'un oiseleur de mes amis,  
Quand sur le quai je vis paroître  
Un petit arlequin leste, bien fait, bien mis,  
Qui, la batte à la main, d'une grâce légère,  
Couroit après un masque en habit de bergère.  
Le peuple applaudissoit par des ris, par des cris.  
Tout près de moi, dans une cage,  
Trois oiseaux étrangers de différent plumage,  
Perruche, cardinal, serin,  
Regardoient aussi l'arlequin.  
La perruche disoit : J'aime peu son visage ;  
Mais son charmant habit n'est jamais son égal  
Il est d'un si beau vert ! Vert ! dit le cardinal :  
Vous n'y voyez donc pas, ma chère ?  
L'habit est rouge assurément ;

Voilà ce qui le rend charmant.  
Oh ! pour celui-là, mon compère,  
Répondit le serin, vous n'avez pas raison,  
Car l'habit est jaune citron ;  
Et ç'est ce jaune-là qui fait tout son mérite.  
— Il est vert. — Il est jaune. — Il est rouge, morbleu !  
Interrrompt chacun avec feu ;  
Et déjà le trio s'irrite.  
Amis, apaisez-vous, leur crie un bon pivert ;  
L'habit est jaune, rouge et vert.  
Cela vous surprend fort, voici tout le mystère :  
Ainsi que bien des gens d'esprit et de savoir,  
Mais qui d'un seul côté regardent une affaire,  
Chacun de nous ne veut y voir  
Que la couleur qui sait lui plaire.



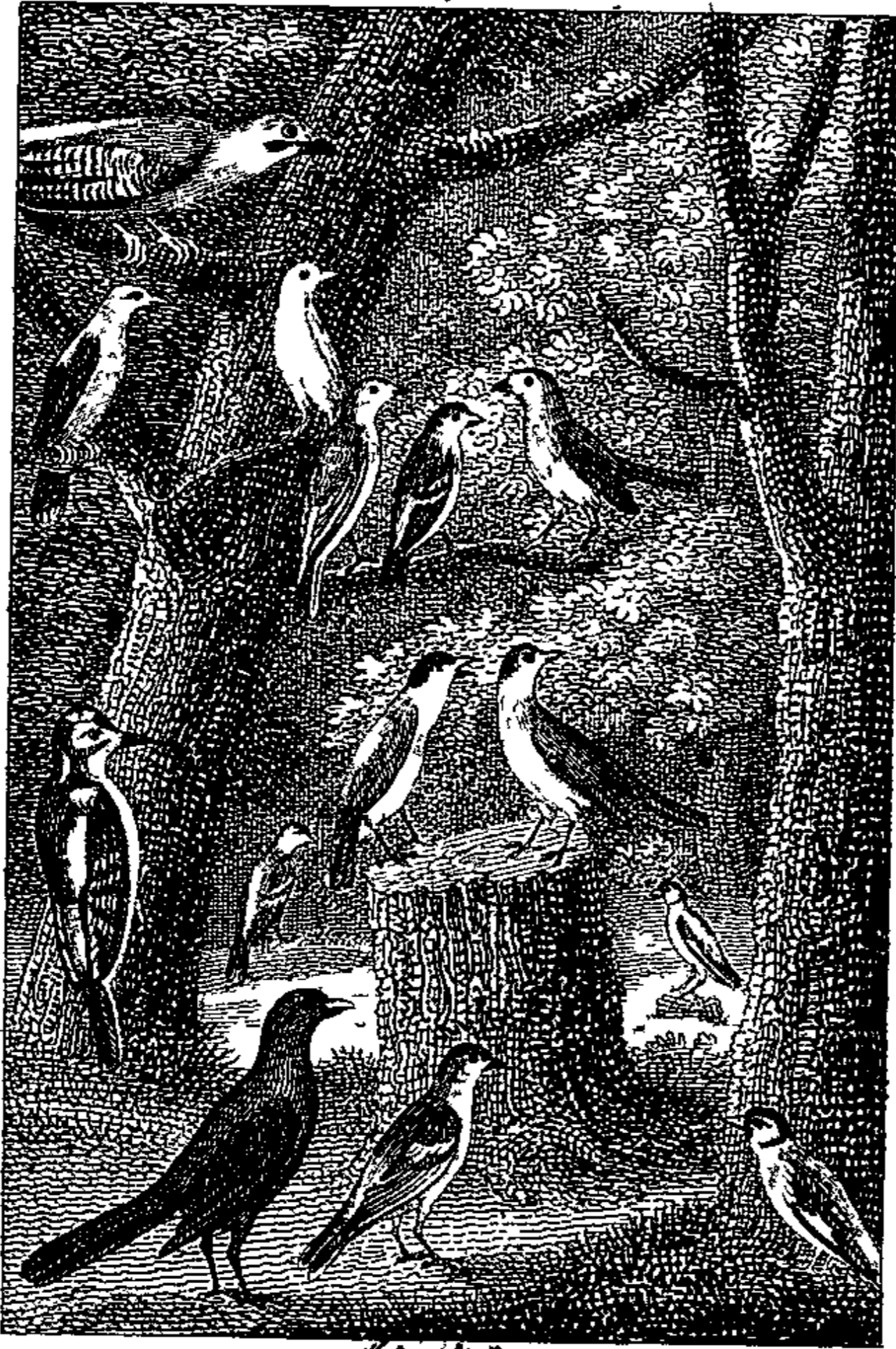
XLI

**LA VIPÈRE ET LA SANGSUE**

La vipère disoit un jour à la sangsue :  
Que notre sort est différent !  
On vous cherche, on me fuit : si l'on peut, on me tue :  
Et vous, aussitôt qu'on vous prend,  
Loin de craindre votre blessure,  
L'homme vous donne de son sang  
Une ample et bonne nourriture :  
Cependant vous et moi faisons même piquûre.  
La citoyenne de l'étang  
Répond : Oh ! que nenni, ma chère !  
La vôtre fait du mal, la mienne est salutaire,  
Par moi plus d'un malade obtient sa guérison.  
Par vous tout homme sain trouve une mort cruelle.  
Entre nous deux, je crois, la différence est belle :  
Je suis remède, et vous poison.

Cette fable aisément s'explique :  
C'est la satire et la critique.





XLII

**LA FAUVETTE ET LE ROSSIGNOL**

Une fauvette, dont la voix  
Enchantoit les échos par sa douceur extrême,  
Espéra surpasser le rossignol lui-même,  
Et lui fit un défi. L'on choisit dans le bois  
Un lieu propre au combat : les juges se placèrent ;  
C'étoient le linot, le serin,  
Le rouge-gorge et le tarin.  
Tous les autres oiseaux derrière eux se perchèrent.  
Deux vieux chardonnerets et deux jeunes pinsons  
Furent gardes du camp ; le merle étoit trompette,  
Il donne le signal. Aussitôt la fauvette  
Fait entendre les plus doux sons :  
Avec adresse elle varie  
De ses accents filés la touchante harmonie,  
Et ravit tous les cœurs par ses tendres chansons.  
L'assemblée applaudit. Bientôt on fait silence ;  
Alors le rossignol commence :  
Trois accords purs, égaux, brillants,  
Qué termine une juste et parfaite cadence,  
Sont le prélude de ses chants.

Ensuite son gosier flexible,  
Parcourant sans efforts tous les tons de sa voix,  
Tantôt vif et pressé, tantôt lent et sensible,  
Étonne et ravit à la fois.  
Les juges cependant demcuroient en balance ;  
Le linot, le serin, de la fauvette amis,  
Ne vouloient point donner de prix ;  
Les autres disutoient. L'assemblée en silence  
Écouteit leurs doctes avis,  
Lorsqu'un geai s'écria : Victoire à la fauvette !  
Ce mot décida sa défaite :  
Pour le rossignol aussitôt  
L'aréopage ailé tout d'une voix s'explique.

Ainsi le suffrage d'un sot  
Fait plus de mal que sa critique.



XLIII

**L'AVARE ET SON FILS**

Par je ne sais quelle aventure,  
Un avare, un beau jour, voulant se bien traiter,  
Au marché courut acheter  
Des pommes pour sa nourriture.  
Dans son armoire il les porta,  
Les compta, rangea, recompta,  
Ferma les doubles tours de sa double serrure,  
Et chaque jour les visita.  
Ce malheureux dans sa folie,  
Les bonnes pommes ménageoit ;  
Mais, lorsqu'il en trouvoit quelqu'une de pourrie,  
En soupirant il la mangeoit ;  
Son fils, jeune écolier, faisoit fort maigre chaire,  
Découvrit à la fin les pommes de son père.  
Il attrape les clefs et va dans ce réduit,  
Suivi de deux amis d'excellent appétit.  
Or vous pouvez juger le dégât qu'ils y firent,  
Et combien de pommes périrent !  
L'avare arrive en ce moment,  
De douleur, d'effroi palpitant :

Mes pommes ! crioit-il : coquins, il faut les rendre, •  
Ou je vais tous vous faire pendre.

Mon père, dit le fils, calmez-vous, s'il vous plaît ;  
Nous sommes d'honnêtes personnes :  
Et quel tort vous avons-nous fait ?  
Nous n'avons mangé que les bonnes.



XLIV

**LA GUENON, LE SINGE ET LA NOIX**

Une jeune guenon cueillit  
Une noix dans sa coque verte  
Elle y porte la dent, fait la grimace... Ah ! certe,  
Dit-elle, ma mère mentit  
Quand elle m'assura que les noix étoient bonnes.  
Puis croyez aux discours de ces vieilles personnes  
Qui trompent la jeunesse ! Au diable soit le fruit !  
Elle jette la noix. Un singe la ramasse,  
Vite entre deux cailloux la casse,  
L'épluche, la mange et lui dit :  
Votre mère eut raison, ma mie,  
Les noix ont fort bon goût ; mais il faut les ouvrir.  
Souvenez-vous que, dans la vie,  
Sans un peu de travail on n'a point de plaisir.



XLV

**LE LAPIN ET LA SARCELLE**

Unis dès leurs jeunes ans  
D'une amitié fraternelle,  
Un lapin, une sarcelle,  
Vivoient heureux et contents,  
Le terrier du lapin étoit sur la lisière  
D'un parc bordé d'une rivière.  
Soir et matin nos bons amis,  
Profitant de ce voisinage,  
Tantôt au bord de l'eau, tantôt sous le feuillage,  
L'un chez l'autre étoient réunis.  
Là, prenant leurs repas, se contant des nouvelles,  
Ils n'en trouvoient point de si belles  
Que de se répéter qu'ils s'aimeroient toujours.  
Ce sujet revenoit sans cesse en leurs discours.  
Tout étoit en commun, plaisir, chagrin, souffrance :  
Ce qui manquoit à l'un l'autre le regrettoit ;  
Si l'un avoit du mal, son ami le sentoit ;  
Si d'un bien au contraire il goûtoit l'espérance,  
Tous deux en jouissoient d'avance.  
Tel étoit leur destin, lorsqu'un jour, jour affreux !

Le lapin, pour dîner venant chez la sarcelle,  
Ne la retrouve plus : inquiet, il l'appelle ;  
Personne ne répond à ses cris douloureux,  
Le lapin, de frayeur l'âme toute saisie,  
Va, vient, fait mille tours, cherche dans les roseaux,  
S'incline par-dessus les flots,  
Et voudroit s'y plonger pour trouver son amie.  
Hélas ! s'écrioit-il, m'entends-tu ? réponds-moi,  
Ma sœur, ma compagne chérie ;  
Ne prolonge pas mon effroi :  
Encore quelques moments, c'en est fait de ma vie :  
J'aime mieux expirer que de trembler pour toi.  
Disant ces mots, il court, il pleure,  
Et, s'avancant le long de l'eau,  
Arrive enfin près du château  
Où le seigneur du lieu demeure.  
Là, notre désolé lapin  
Se trouve au milieu d'un parterre,  
Et voit une grande volière  
Où mille oiseaux divers voloient sur un bassin.  
L'amitié donne du courage.  
Notre ami, sans rien craindre, approche du grillage,  
Regarde, et reconnoît... ô tendresse ! ô bonheur !  
La sarcelle : aussitôt il pousse un cri de joie :  
Et, sans perdre de temps à consoler sa sœur,  
De ses quatre pieds il s'emploie  
A creuser un secret chemin  
Pour joindre son amie, et par ce souterrain  
Le lapin tout à coup entre dans la volière,

Comme un mineur qui prend une place de guerre.  
Les oiseaux effrayés se pressent en fuyant.  
Lui court à la sarcelle, il l'entraîne à l'instant  
Dans son obscur sentier, la conduit sous la terre ;  
Et, la rendant au jour, il est prêt à mourir

De plaisir.

Quel moment pour tous deux ? Que ne sais-je le peindre  
Comme je saurois le sentir !

Nos bons amis croyoient n'avoir plus rien à craindre ;  
Ils n'étoient pas au bout. Le maître du jardin,  
En voyant le dégât commis dans sa volière,  
Jure d'exterminer jusqu'au dernier lapin :  
Mes fusils, mes furets ! crioit-il en colère.

Aussitôt fusils et furets

Sont tout prêts.

Les gardes et les chiens vont dans les jeunes tailles,

Fouillant les terriers, les broussailles :

Tout lapin qui paroît trouve un affreux trépas :

Les rivages de Styx sont bordés de leurs mânes :

Dans le funeste jour de Cannes

On mit moins de Romains à bas.

La nuit vient ; tant de sang n'a point éteint la rage

Du seigneur, qui remet au lendemain matin

La fin de l'horrible carnage.

Pendant ce temps notre lapin,

Tapi sous des roseaux auprès de la sarcelle,

Attendoit, en tremblant, la mort,

Mais conjuroit sa sœur de fuir à l'autre bord,

Pour ne pas mourir devant elle.

Je ne te quitte point, lui répondoit l'oiseau :  
Nous séparer seroit la mort la plus cruelle.  
Ah ! si tu pouvois passer l'eau !  
Pourquoi pas ? Attends-moi... La sarcelle le quitte,  
Et revient traînant un vieux nid  
Laisse par des canards ; elle l'emplit bien vite  
De feuilles de roseau, les presse, les unit  
Des pieds, du bec, en forme un batelet capable  
De supporter un lourd fardeau ;  
Puis elle attache à ce vaisseau  
Un brin de jonc qui servira de câble.  
Cela fait, et le bâtiment  
Mis à l'eau, le lapin entre tout doucement  
Dans le léger esquif, s'assied sur son derrière,  
Tandis que devant lui la sarcelle nageant  
Tire le brin de jonc, et s'en va dirigeant  
Cette nef à son cœur si chère.  
On aborde, on débarque, et jugez du plaisir !  
Non loin du port on va choisir  
Un asile où, coulant des jours dignes d'envie,  
Nos bons amis, libres, heureux,  
Aimèrent d'autant plus la vie  
Qu'ils se la devoient tous les deux.



XLVI

**LE PHILOSOPHE ET LE CHAT-HUANT**

Persécuté, proscrit, chassé de son asile,  
Pour avoir appelé les choses par leur nom,  
Un pauvre philosophe erroit de ville en ville,  
Emportant avec lui tous ses biens, sa raison.  
Un jour qu'il méditoit sur le fruit de ses veilles,  
C'étoit dans un grand bois, il voit un chat-huant  
    Entouré de geais, de corneilles,  
    Qui le harceloient en criant :  
    C'est un coquin, c'est un impie,  
    Un ennemi de la patrie ;  
Il faut le plumer vif : oui, oui, plumons, plumons,  
    Ensuite nous le jugerons.  
Et tous fondoient sur lui ; la malheureuse bête,  
Tournant et retournant sa bonne et grosse tête,  
Leur disoit, mais en vain, d'excellentes raisons.  
Touché de son malheur, car la philosophie  
    Nous rend plus doux et plus humains,  
Notre sage fait fuir la cohorte ennemie,  
Puis dit au chat-huant : Pourquoi ces assassins  
    En vouloient-ils à votre vie ?  
Que leur avez-vous fait ? L'oiseau lui répondit :  
Rien du tout, mon seul crime est d'y voir clair la nuit.

XLVII

**LE CHAT ET LES RATS**

Un angora, que sa maîtresse  
Nourrissoit de mets délicats,  
Ne faisoit plus la guerre aux rats ;  
Et les rats, connoissant sa bonté, sa paresse,  
Alloient, trottoient partout, et ne se gênoient pas.  
Un jour, dans un grenier retiré, solitaire,  
Où notre chat dormoit auprès d'un bon festin,  
Plusieurs rats viennent dans le grain  
Prendre leur repas ordinaire.  
L'angora ne bougeoit. Alors mes étourdis  
Pensent qu'ils lui font peur ; l'orateur de la troupe  
Parle des chats avec mépris.  
On applaudit fort, on s'attroupe,  
On le proclame général.  
Grimpé sur un boisseau qui sert de tribunal :  
Braves amis, dit-il, courons à la vengeance.  
De ce grain désormais nous devons être las  
Jurons de ne manger désormais que les chats :  
On les dit excellents, nous en ferons bombance.  
A ces mots, partageant son belliqueux transport,

Chaque nouveau guerrier sur l'angora s'élançe,  
Et réveille le chat qui dort.

Celui-ci, comme on croit, dans sa juste colère,  
Couche bientôt sur la poussière  
Général, tribuns et soldats.

Il ne s'échappa que deux rats  
Qui disoient en fuyant bien vite à leur tanière :  
Il ne faut point pousser à bout  
L'ennemi le plus débonnaire ;  
On perd ce que l'on tient, quand on veut gagner tout.



XLVIII

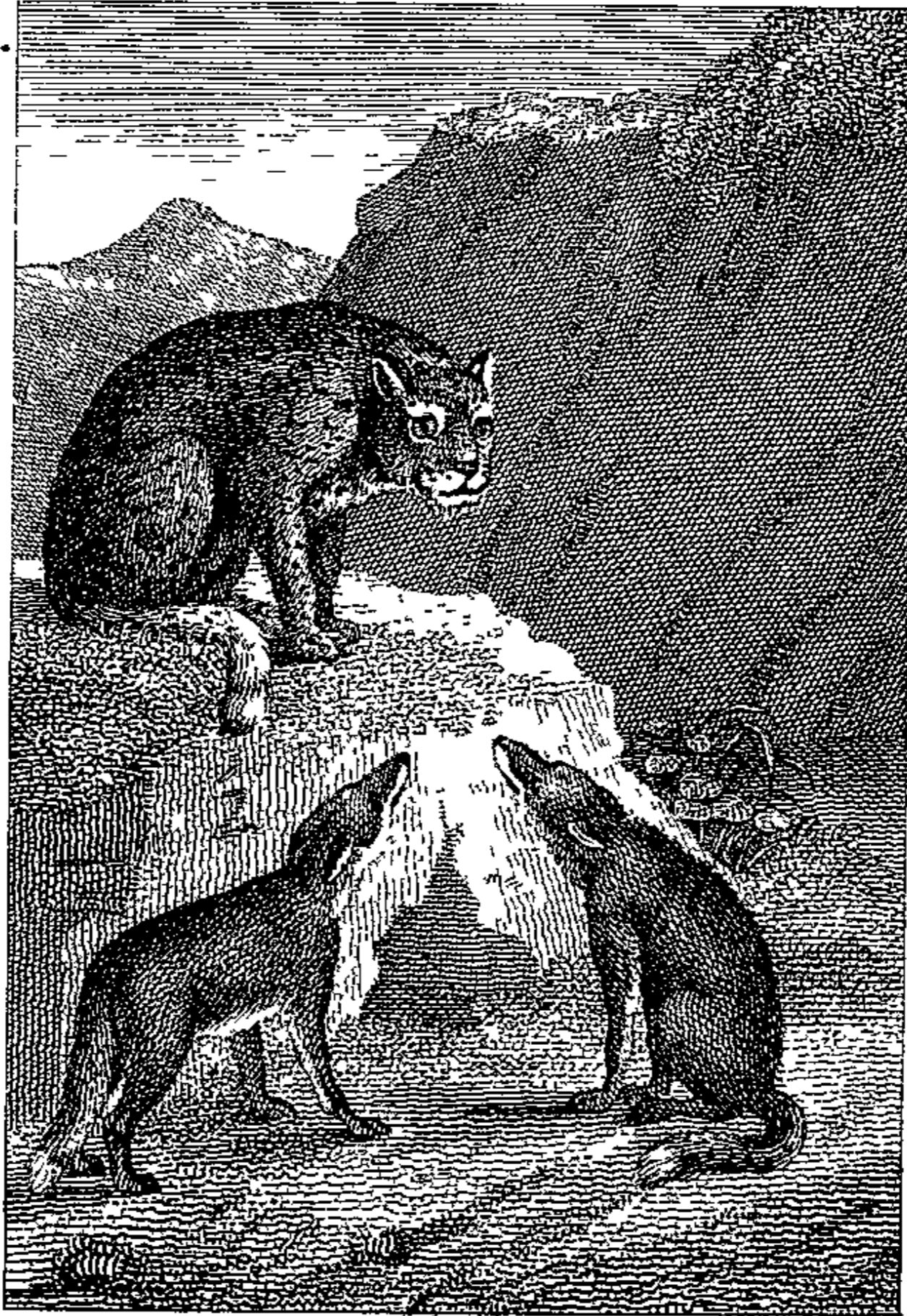
**LE MIROIR DE LA VÉRITÉ**

Dans les beaux siècles d'or, quand les premiers humains,  
Au milieu d'une paix profonde,  
Couloient des jours purs et sereins,  
La vérité couroit le monde  
Avec son miroir dans les mains.  
Chacun s'y regardoit, et le miroir sincère  
Retraçoit à chacun son plus secret désir.  
Sans jamais le faire rougir :  
Temps heureux, qui ne dura guère !  
L'homme devint bientôt méchant et criminel.  
La vérité s'enfuit au ciel  
En jetant de dépit son miroir sur la terre.  
Le pauvre miroir se cassa.  
Ses débris, qu'au hasard la chute dispersa,  
Furent perdus pour le vulgaire.  
Plusieurs siècles après on en connut le prix ;  
Et c'est depuis ce temps que l'on voit plus d'un sage  
Chercher avec soin ces débris,  
Les retrouver parfois ; mais ils sont si petits,  
Que personne n'en fait usage.  
Hélas ! le sage le premier  
Ne s'y voit jamais tout entier.

XLIX

**LE PROCÈS DES DEUX RENARDS**

Que je hais cet art de pédant,  
Cette logique captieuse,  
Qui d'une chose claire en fait une douteuse,  
D'un principe erroné tire subtilement  
Une conséquence trompeuse,  
Et raisonne en déraisonnant?  
Les Grecs ont inventé cette belle manière :  
Ils ont fait plus de mal qu'ils ne croyoient en faire.  
Que Dieu leur donne paix ! Il s'agit d'un renard,  
Grand argumentateur, célèbre babillard,  
Et qui montroit la rhétorique.  
Il tenoit école publique,  
Avoit des écoliers qui payoient en poulets.  
Un d'eux qu'on destinoit a plaider au palais  
Devoit payer son maître à la première cause  
Qu'il gagneroit : ainsi la chose  
Avoit été réglée et d'une et d'autre part.  
Son cours étant fini, mon écolier renard  
Intente un procès à son maître,  
Disant qu'il ne doit rien. Devant le léopard





Tous les deux s'en vont comparoître.  
Monseigneur, disoit l'écolier,  
gagne, c'est clair, je ne dois rien payer ;  
Si je perds, nulle est sa créance ;  
Car elle convient que l'échéance  
N'en devoit arriver qu'après  
Le gain de mon premier procès :  
Or, ce procès perdu, je suis quitte, je pense .  
Mon dilemme est certain. Nenni,  
Répondoit aussitôt le maître  
Si vous perdez, payez ; la loi l'ordonne ainsi  
Si vous gagnez, sans plus remettre,  
Payez ; car vous avez signé  
Promesse de payer au premier plaid gagné :  
Vous y voilà. Je crois l'argument sans réponse.  
Chacun attend alors que le juge prononce,  
Et l'auditoire s'étonnoit  
Qu'il n'y jetât pas son bonnet.  
Le léopard rêveur prit enfin la parole :  
Hors de cour, leur dit-il ; défense à l'écolier  
De continuer son métier,  
Au maître de tenir école.

L

## L'ÂNE ET LA FLÛTE

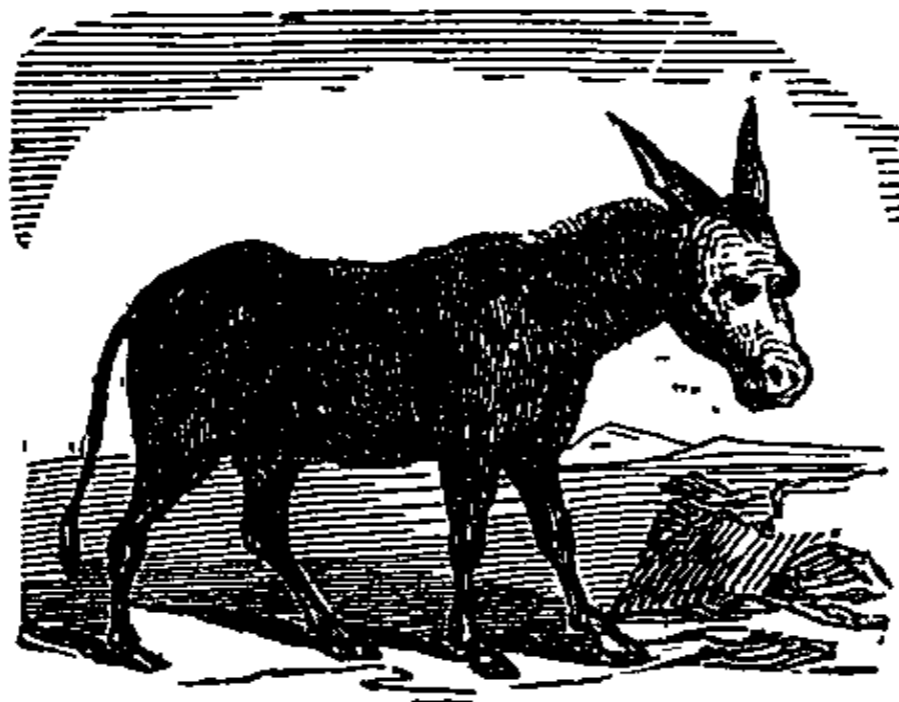
Les sots sont un peuple nombreux,  
Trouvant toutes choses faciles :  
Il faut le leur passer, souvent ils sont heureux ;  
Grand motif de se croire habiles,

Un âne en broutant ses chardons,  
Regardoit un pasteur jouant sous le feuillage,  
D'une flûte dont les doux sons  
Attiroient et charmoient les bergers du bocage.  
Cet âne mécontent disoit : Ce monde est fou !  
Les voilà tous, bouche béante,  
Admirant un grand sot qui sue et se tourmente  
A souffler dans un petit trou.  
C'est par de tels efforts qu'on parvient à leur plaire,  
Tandis que moi... Suffit... Allons-nous-en d'ici,  
Car je me sens trop en colère.  
Notre âne, en raisonnant ainsi,  
Avance quelques pas, lorsque sur la fougère,  
Une flûte, oubliée en ces champêtres lieux  
Par quelque pasteur amoureux,

Se trouve sous ses pieds. Notre âne se redresse.  
Sur elle de côté fixe ses deux gros yeux ;  
Une oreille en avant lentement il se baisse,  
Applique son naseau sur le pauvre instrument,  
Et souffle tant qu'il peut. O hasard incroyable !

Il en sort un son agréable.

L'âne se croit un grand talent,  
Et, tout joyeux, s'écrie, en faisant la culbute :  
Eh ! je joue aussi de la flûte.



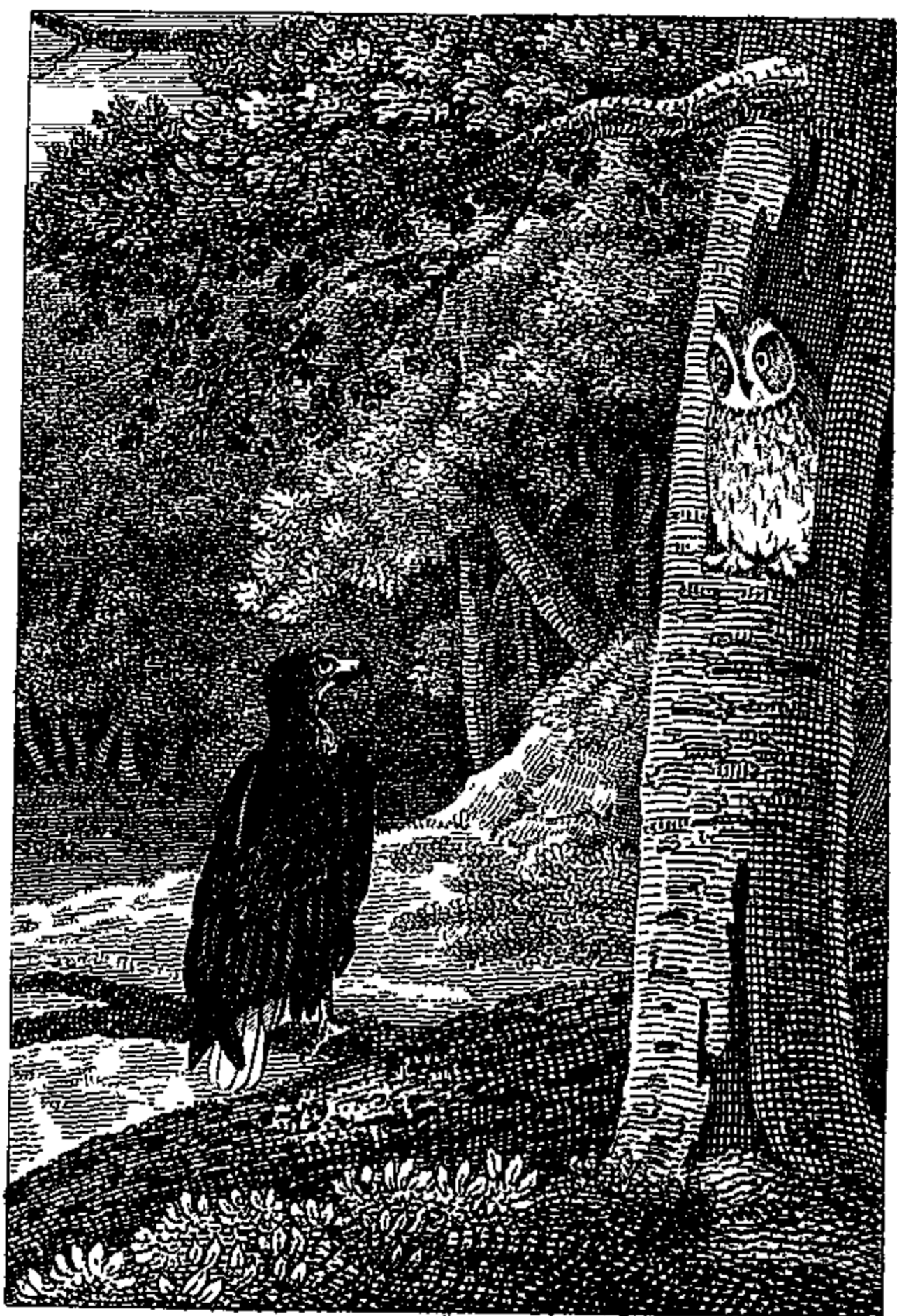
LI

## LA CHENILLE

Un jour, causant entre eux, différents animaux  
Louoient beaucoup le ver à soie :  
Quel talent, disoient-ils, cet insecte déploie  
En composant ces fils si doux, si fins, si beaux,  
Qui de l'homme font la richesse !  
Tous vantoient son travail, exaltoient son adresse.  
Une chenille seule y trouvoit des défauts,  
Aux animaux surpris en faisoit la critique,  
Disoit des mais et puis des si.  
Un renard s'écria : Messieurs, cela s'explique ;  
C'est que madame file aussi.







LII

**L'AIGLE ET LE HIBOU**

L'oiseau qui porte le tonnerre,  
Disgracié, banni du céleste séjour  
Par une cabale de cour,  
S'en vint habiter sur la terre :  
Il erroit dans les bois, songeant à son malheur,  
Triste, dégoûté de la vie,  
Malade de la maladie  
Que laisse après soi la grandeur.  
Un vieux hibou du creux d'un hêtre,  
L'entend gémir, se met à sa fenêtre,  
Et lui prouve bientôt que la félicité  
Consiste dans trois points : travail, paix et santé.

L'aigle est touché de ce langage :  
Mon frère, répond-il (les aigles sont polis  
Lorsqu'ils sont malheureux), que je vous trouve sage !  
Combien votre raison, vos excellents avis,  
M'inspirent le désir de vous voir davantage,  
De vous imiter, si je puis !  
Minerve, en vous plaçant sur sa tête divine,  
Connoissoit bien tout votre prix ;

C'est avec elle, j'imagine,  
Que vous en avez tant appris.

Non, répond le hibou, j'ai bien peu de science ;  
Mais je sais me suffire, et j'aime le silence,  
L'obscurité surtout. Quand je vois des oiseaux  
Se disputer entre eux la force, le courage,  
Ou la beauté du chant, ou celle du plumage,  
Je ne me mêle point parmi tant de rivaux,

Et me tiens dans mon ermitage.

Si malheureusement, le matin, dans le bois,  
Quelque étourneau bavard, quelque méchante pie  
M'aperçoit, aussitôt leurs glapissantes voix  
Appellent de partout une troupe étourdie,

Qui me poursuit et m'injurie :

Je soffre, je me tais ; et, dans ce chamaillis,

Seul, de sang-froid et sans colère,

M'esquivant doucement de taillis en taillis,

Je regagne à la fin ma retraite si chère.

Là, solitaire et libre, oubliant tous mes maux,

Je laisse les soucis, les craintes à la porte ;

Voilà tout mon savoir : *Je m'abstiens, je supporte ;*

La sagesse est dans ces deux mots.



LIII

**LE LÉOPARD ET L'ÉCUREUIL**

Un écureuil sautant, gambadant sur un chêne,  
Manqua sa branche, et vint, par un triste hasard,  
Tomber sur un vieux léopard  
Qui faisoit sa méridienne.

Vous jugez s'il eut peur ! En sursaut s'éveillant,  
L'animal irrité se dresse ;  
Et l'écureuil, s'agenouillant,  
Tremble et se fait petit aux pieds de son altesse.

Après l'avoir considéré,  
Le léopard lui dit : Je te donne la vie,  
Mais à condition que de toi je saurai  
Pourquoi cette gaieté, ce bonheur que j'envie,  
Embellissent tes jours, ne te quittent jamais,  
Tandis que moi, roi des forêts,  
Je suis si triste et je m'ennuie.  
Sire, lui répond l'écureuil,  
Je dois à votre bon accueil  
La vérité : mais, pour la dire,  
Sur cet arbre un peu haut je voudrois être assis,  
— Soit, j'y consens : monte. — J'y suis.

A présent je peux vous instruire.  
Mon grand secret pour être heureux  
C'est de vivre dans l'innocence :  
L'ignorance du mal fait toute ma science :  
Mon cœur est toujours pur, cela rend bien joyeux.  
Vous ne connoissez pas la volupté suprême  
De dormir sans remords. Vous mangez les chevreaux,  
Tandis que je partage à tous les écureuils  
Mes feuilles et mes fruits ; vous haïssez, et j'aime :  
Tout est dans ces deux mots. Soyez bien convaincu  
De cette vérité que je tiens de mon père :  
Lorsque notre bonheur nous vient de la vertu,  
La gaieté vient bientôt de notre caractère.



\*

LIV

**LA TOURTERELLE ET LA FAUVETTE**

Une fauvette, jeune et belle,  
S'amusoit à chanter tañt que duroit le jour ;  
Sa voisine la tourterelle  
Ne vouloit, ne savoit rien faire que l'amour.  
Je plains bien votre erreur, dit-elle à la fauvette ;  
Vous perdez vos plus beaux moments :  
Il n'est qu'un seul plaisir, c'est d'avoir des amants.  
Dites-moi, s'il vous plaît, quelle est la chansonnette  
Qui peut valoir un doux baiser ?  
Je me garderois bien d'oser  
Les comparer, répondit la chanteuse :  
Mais je ne suis point malheureuse,  
J'ai mis mon bonheur dans mes chants.  
A ce discours la tourterelle,  
En se moquant, s'éloigna d'elle.  
Sans se revoir elles furent dix ans.  
Après ce long espace, un beau jour de prinptem  
Dans la même forêt elles se rencontrèrent.  
L'âge avoit bien un peu dérangé leurs attrai  
Longtemps elles se regardèrent

Avant que de pouvoir se remettre leurs traits.

Enfin la fauvette polie

S'avance la première : Eh ! bonjour, mon amie,

Comment vous portez-vous ? Comment vont les amants ?

— Ah ! ne m'en parlez pas, ma chère :

J'ai tout perdu, plaisirs, amis, beaux ans :

Tout a passé comme une ombre légère.

J'ai cru que le bonheur étoit d'aimer, de plaire...

O souvenir cruel ! ô regrets superflus !

J'aime encore, on ne m'aime plus.

J'ai moins perdu que vous, répondit la chanteuse ;

Cependant je suis vieille et je n'ai plus de voix ;

Mais j'aime la musique, et suis encore heureuse

Lorsque le rossignol fait retentir ces bois.

La beauté, ce présent céleste,

Ne peut, sans les talents, échapper à l'ennui :

La beauté passe, un talent reste ;

On en jouit même en autrui.



## TABLE



NOTICE SUR FLORIAN. . . . .	5
La Fable et la Vérité. . . . .	7
Le Bœuf, le Cheval et l'Âne. . . . .	9
Les Deux Voyageurs. . . . .	11
Les Serins et le Chardonneret. . . . .	12
Le Chat et le Miroir. . . . .	14
La Carpe et les Carpillons. . . . .	16
Le Chien et le Chat. . . . .	18
Le Vacher et le Garde-chasse. . . . .	19
La Coquette et l'Abeille. . . . .	21
L'Éléphant blanc. . . . .	22
Le Lierre et le Thym. . . . .	24
Le Chat et la Lunette. . . . .	25
Le Jeune Homme et le Vieillard. . . . .	27
La Taupe et les Lapins. . . . .	28
Le Rossignol et le Prince. . . . .	50
L'Aveugle et le Paralytique. . . . .	51
La Mère, l'Enfant, les Sarigues. . . . .	55
La Brebis et le Chien. . . . .	55
Le Troupeau de Colas. . . . .	56
Le Bouvreuil et le Corbeau. . . . .	58
Le Singe qui montre la lanterne magique. . . . .	59
L'Enfant et le Miroir. . . . .	42
Les Deux Chats. . . . .	44
Le Cheval et le Poulain. . . . .	46
Le Grillon. . . . .	48
Le Château de cartes. . . . .	50

La Pie et la Colombe. . . . .	52
Le Danseur de corde et le Balancier. . . . .	54
Le Chat et le Moineau. . . . .	56
Les Singes et le Léopard. . . . .	58
Le Sanglier et les Rossignols. . . . .	60
Le Rossignol et le Paon. . . . .	62
Le Lièvre, ses Amis et les deux Chevreuils. . . . .	64
Les Deux Bacheliers. . . . .	68
Les Enfants et les Perdreaux. . . . .	70
L'Hermine, le Castor et le Sanglier. . . . .	72
Le Lion et le Léopard. . . . .	74
L'Écureuil, le Chien et le Renard. . . . .	76
Le Perréquet. . . . .	79
L'Habit d'arlequin. . . . .	80
La Vipère et la Sangsue. . . . .	82
La Fauvette et le Rossignol. . . . .	83
L'Avare et son Fils. . . . .	85
La Guenon, le Singe et la Noix. . . . .	87
Le Lapin et la Sarcelle. . . . .	88
Le Philosophe et le Chat-huant. . . . .	92
Le Chat et les Rats. . . . .	93
Le Miroir de la Vérité. . . . .	95
Le Procès des deux renards. . . . .	96
L'Ane et la Flûte. . . . .	98
La Chenille. . . . .	100
L'Aigle et le Hiou. . . . .	101
Le Léopard et l'Écureuil. . . . .	105
La Tourterelle et la Fauvette. . . . .	105









BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE



3 7531 00629555 5